

USC Shoah Foundation Visual History Archive

Arlette Testyler (née Reimann)

Our mission is to develop empathy, understanding, and respect through testimony

Leading Change Through Testimony

The Institute currently has more than 55,000 video testimonies, each one a unique source of insight and knowledge that offers powerful stories from history that demand to be explored and shared. The testimonies are preserved in the Visual History Archive, one of the largest digital collections of its kind in the world. They average a little over two hours each in length and were conducted in 65 countries and 43 languages. The vast majority of the testimonies contain a complete personal history of life before, during, and after the interviewee's firsthand experience with genocide. <https://sfi.usc.edu/>

Copyright: Mélanie Péron acknowledges the USC Shoah Foundation for allowing her to transcribe into French and to translate into English the following testimony: **Arlette Testyler (née Reimann).**

[Interview 7584](#) conducted in Paris on December 7, 1995 by Hélène Lévy.

Disclaimer : The following verbatim transcription and translation were conducted by M. Péron and her students. They have not been officially verified.

CASSETTE 1

This is December 7th 1995. We are interviewing Arlette Reimann. Done by Hélène Levy in Paris, France in French.

Hélène : Bonjour, nous sommes à Paris, le 7 décembre 1995. Nous allons interviewer Madame Arlette Reimann épouse Testyler et moi-même je suis Hélène Lévy Wand-Polak. Merci. Bonjour Madame Testyler, je vais vous demander donc de nous donner votre nom de naissance, de jeune fille, épelés, et votre date de naissance.

Arlette : Bonjour, madame. Je m'appelle Arlette. A R L E deux T E. Reimann. R E I M A N N. Ma date de naissance est le 30 mars 1933. Je suis née à Paris, dans le 12ème¹. Je suis française par naissance.



Hôpital Rothschild

Source : [Paris Promeneur](#)

Hélène : Et votre nom d'épouse est..

Arlette : Mon nom d'épouse est Testyler. T E S T Y L E R.

¹ À l'hôpital Rothschild situé au 5 rue Santerre. « Situé au cœur du 12e arrondissement de Paris, l'hôpital Rothschild a été construit entre 1912 et 1914 à l'initiative du Baron Edmond de Rothschild. Il avait initialement vocation à soigner et accueillir les patients de religion juive. Déclaré hôpital auxiliaire militaire durant la guerre de 1914-1918, il reçut sans distinction religieuse les blessés du front et les civils victimes de la guerre. Au lendemain de la guerre, il revint à sa mission première jusqu'à la période d'occupation allemande où, placé sous une direction agréée par l'occupant, il devint centre de détention.» Source : [Hôpital Rothschild](#)

Hélène : Et maintenant, je vais vous demander d'essayer de nous raconter votre vie d'enfant pendant la guerre.

Arlette : Ma vie d'enfant pendant la guerre...

Hélène : Avant la guerre, excusez-moi.

Arlette : Avant la guerre, j'ai eu une vie privilégiée parce que j'avais de parents qui étaient aisés, qui étaient très heureux. Malheureusement, ils ne sont pas restés très longtemps ensemble parce que ma mère a attendu mon père des années dans son village² puisqu'ils étaient des promis de village, ce qu'on appelait des promis de village. Mon père est venu ici en France je crois en 19... autour de 25, 27 et pour faire venir justement son épouse parce que la misère était grande en Pologne. Il n'y avait pas assez de travail. Et il est venu ici pour travailler. Et il avait promis à ma mère évidemment, sa promise du village de la faire venir quand il aura assez d'argent.



Abraham (g.) et un ami au Bois de Vincennes dans les années 20

Source : A. Testyler

² Abraham vient de Motszky Wielki tandis que Malka est originaire de Tartakow. Ces deux villages étaient situés en Galicie polonaise et sont actuellement en Ukraine occidentale, dans la région de Lviv.



Villages d'Abraham et Malka – respectivement Mosty Wielkie et Tartakow

Source: [Atlas of the Shtetl](#)

Et puis, il y a une anecdote qui était très gentille parce que, même ma mère, elle nous la racontait tout le temps, comme quoi son père était très très inquiet, parce qu'un an se passait, deux ans se passaient. Ce n'était pas comme maintenant, on ne se téléphonait pas, il n'y avait pas les téléphones, les communications comme ça à cette époque. Mon grand-père était inquiet, il a dit un jour à l'un de ses amis : « Tu sais, tu vas en France, vas voir ce garçon. Il a promis à ma fille le mariage et puis, je vois rien venir. Elle va devenir un jour une vieille fille ! » - parce qu'ils avaient à peu près le même âge mon père et ma mère - « et elle va devenir vraiment une vieille fille ! » Et cet homme est revenu après dans le village en disant à mon grand-père : « Ne t'inquiète pas ! Il est sérieux, il travaille. Et le jour où il la fera revenir, elle sera une princesse. » Et ça a été comme ça. Donc elle est venue ici, en 19... Je crois en 1930. Début 1931, ils se sont mariés.

Reimann
et
Zolkwer

292

Léon Barret Debours Henry Louise Bauet *Hugy*

Le quatorze mars mil neuf cent trente-un, dix heures quarante-cinq, devant Nous ont comparu publiquement en la maison commune : Abraham REIMANN, fourreur, vingt-six ans, né le vingt-six octobre mil neuf cent quatre à Mosty-Wielkie (Pologne), domicilié à Paris, rue du Docteur Goujon 17, précédemment place du Marché Sainte-Catherine 3, fils de Fischel REIMANN et de Chaja LAM, époux sans profession, domiciliés à Mosty-Wielkie, d'une part, /-. Et Malka ZOLKWER, sans profession, vingt-neuf ans, née le vingt-sept décembre mil neuf cent un à Tartakow (Pologne), domiciliée rue du Docteur Goujon 17, précédemment à Tartakow, fille de Juda ZOLKWER et de Keila LAM, époux commerçants, domiciliés à Tartakow, d'autre part .- Aucune opposition n'existant .- Les futures époux déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage .- Abraham REIMANN et Malka ZOLKWER ont déclaré l'un après l'autre vouloir se prendre pour époux et Nous avons prononcé au nom de la loi qu'ils sont unis par le mariage .- En présence de : Hermann SALZMANN, fourreur, rue des Lions 3 et de Jules PECHNER, fourreur, rue du Docteur Goujon 17, témoins majeurs, qui, lecture faite, ont signé avec les époux et Nous, Emile Jules Jean Baptiste Bruno LECOEUR, adjoint au Maire du douzième arrondissement de Paris, Chevalier de la Légion d'Honneur ./.

vt. Reimann et Zolkwer ch. Zelma Pechner *Hugy*

Acte de mariage d'Abraham Reimann et Malka Zolkwer le 14 mars 1931

Source : [Archives de Paris](#) (12M285 - acte n° 292 - vue 19/31)

Hélène : Ils étaient tout seuls donc il y avait pas la famille qui était présente ?

Arlette : Non, non, tout seuls. Ma mère est venue... D'ailleurs, elle est venue même, je pense, avec des papiers de date de naissance de sa sœur à cause des dates de naissance qu'on avait le droit de sortir ou de pas sortir. Enfin, je crois que sa date de naissance, ce n'est tout à fait la vraie. Quelque chose à une année ou deux près. Et quand elle est venue ici, elle a été une princesse. Elle a eu vraiment une vie dorée, une belle vie, un amour fou comme on voit rarement. D'ailleurs, la suite le montrera, que pour elle il n'y avait que lui qui comptait, qui était très, très important.



Source : M. Testyler

Hélène : Et des souvenirs que vous avez, vos parents parlaient en yiddish, en polonais... ?

Arlette : Polonais non, pas du tout.

Madeleine : [Mon père] avait appris le français. Il chantait « J'attendrai », cette fameuse chanson que tout le monde connaît et que j'entends en pleurant. Mes parents parlaient français comme des émigrés et ils parlaient souvent en yiddish entre eux pour que les enfants ne comprennent pas. (Fréquence Tel-Aviv)



Cliquer sur le disque pour écouter la chanson de Rina Ketty (1938)

Source : [Internet Archive](#)

Arlette : Ils parlaient le yiddish, c'est vrai, mais mon père, je pense, était venu ici en France avec un idéal de la France. Vous savez, comment on disait à cette époque, « la France de liberté, la France de l'égalité ». Alors, il parlait beaucoup le français. Moi, j'ai pas su le yiddish. Et je [le] connais bien maintenant, je parle bien le yiddish mais c'est mon époux qui me l'a appris après la guerre, parce que je me suis mariée avec un déporté. Mais mes parents parlaient beaucoup, beaucoup le français. C'est vrai, ils essayaient de parler français mais ils parlaient le yiddish pour pas qu'on ne comprenne pas - à la fin, bon, on comprenait quand même - c'était fait exprès. C'était pas vraiment des gens très religieux. C'étaient des traditionnalistes mais ma mère allumait les bougies tous les vendredis soir. Et il y a une chose que je ne comprenais pas non plus, aussitôt qu'elle allumait les bougies, qu'elle se mettait cette dentelle sur la tête, systématiquement elle se

mettait à pleurer et elle pensait, elle parlait de son père et sa mère. Et les bougies étaient faites et tout de suite... Je ne comprenais pas très bien. Maintenant, avec l'âge, je comprends que ces bougies du Shabbat représentent beaucoup de choses.

Hélène : Donc elle parlait beaucoup de son père, vous aviez un peu une image de votre grand-père ?

Arlette : Du grand-père, oui, parce qu'on était retournés en Pologne. J'en ai un très, très, très vague souvenir mais je devais avoir quatre ans ou cinq ans maximum quand on est retournés en Pologne. Je me souviens du train, des banquettes en bois, blond, comme ça, ciré, que je dormais et de l'arrivée dans ce village. Mais très vaguement. Je devais avoir cinq, quatre-cinq ans. C'est tout. Ça, je me souviens.

Hélène : Vous avez rencontré vos grands-parents³ ?

Arlette : Oui, oui on est retournés lors des vacances, on avait pris le train, ça je me souviens très très bien.

Hélène : Le contact était maintenu ?

Arlette : Oui, oui, le contact était maintenu. D'ailleurs, il paraît que mes grands-parents étaient choqués parce que l'on ne mangeait pas casher. Ma mère a avoué tout de suite, non qu'on mange pas casher. On mangeait pas de porc vraiment, mais on ne mangeait pas casher. Les fêtes étaient faites à la maison, c'est vrai. On faisait les traditionnelles, les plus belles fêtes évidemment c'était Pessa'h. Mon père avait un grand atelier de fourreur⁴, il avait beaucoup de machines et, à Pessah alors, on enlevait tout le parquet... Il y avait un parquet et alors tout était passé à la lessive, à l'eau de javel. Et après, il jouait avec nous sur son parquet qui sentait le frais, lavé comme ça. C'était fabuleux parce que je le vois encore assis par terre avec nous : il traçait des triangles de craie, il mettait des noix et on jouait comme avec des billes, et c'était fabuleux d'avoir son papa qui jouait comme ça. Après on allait à la synagogue. Sa première synagogue était en fait un oratoire. C'était l'oratoire de la rue des Rosiers⁵, une petite *shtibele*, comme on disait *a kleyn shtibele*.

³ Selon l'acte de mariage établi à la Mairie du 12ème arrondissement, Abraham est le fils de Fischel Reimann et Chaja Lam domiciliés à Mostie-Wielkie. Malka est fille de Juda Zolkwer et de Keila Lam, époux commerçants, domiciliés à Tartakow en Pologne.

⁴ L'atelier et le domicile des Reimann était situé au 114 rue du Temple dans le IIIème arrondissement

⁵ Située au 17 de la rue des Rosiers dans le quartier du Marais (4^e arrondissement) au cœur du *Pletzl*, synagogue orthodoxe non consistoriale, affiliée au mouvement hassidique de Habad/Loubavitch. Source: <https://books.openedition.org/pumi/18371?lang=en>



Oratoire au 17 rue des Rosiers

Source : [Wikimedia](#)

Je me souviens, une année, très, très bien, peut-être elle m'a plus marquée que les autres, où il y avait ma sœur⁶ et moi. Et on était habillées très, très joliment. On avait des petits manteaux jaunes avec le petit col en velours marron, petits boutons en velours marron, la petite martingale, et puis le petit chapeau blanc en paille de riz assorti, petits gants. Puis, je vois mon père me soulever comme ça, quand la Torah est passée pour pouvoir que j'embrasse cette Torah. Ça, je me souviens très, très bien. Ça, c'était à Pessa'h. Ma mère qui changeait la vaisselle à Pessa'h. Malgré que l'on n'était pas très religieux, la vaisselle était changée. Il y avait ces grandes caisses de vaisselle qu'on changeait pour les fêtes. Autrement, il n'y avait pas de *kheyder*, non, je n'allais pas encore au *kheyder*. Je pense que j'étais encore trop petite puisque je devais avoir six, sept ans. Sur mes parents, ça je peux dire, ils passaient des vacances, ils avaient une voiture, on allait à la campagne. Ils avaient une de ces grosses voitures que l'on voit encore qui ressemblent un peu aux taxis londoniens, ces grandes voitures. Alors on partait, il y avait le panier d'osier, il y avait la vaisselle en porcelaine, puisqu'il n'y avait pas le plastique. Donc, il y avait cette vaisselle en porcelaine. Et c'était pas très loin. On faisait quoi ? Peut-être 20 ou 30 kilomètres. Mais il y avait le pique-nique, il y avait la boisson chaude, froide... En fait, tout était prévu. Et c'était vraiment une expédition, Oui de ça, je me souviens. Mais autrement, c'est plutôt vague le reste.

⁶ Madeleine est née le 4 novembre 1931 à l'hôpital Rothschild. Artiste reconnue, dont les œuvres sont indélébilement marquées par la Shoah, elle réside en Israël depuis 2006. Sources : <https://www.ynetnews.com/articles/0.7340.L-3942285.00.html> et <https://www.madeleinestyler.com/>



La famille Reimann fin 1933

Source : M. Testyler

Hélène : Est-ce que vos parents avaient fait venir de la famille de Pologne ou avaient essayé ? Vous vous rappelez de quelque chose ?

Arlette : Non

Hélène : Vers les années 39, 36... ?

Arlette : Non, ça je ne me souviens pas. Il y avait ici des petits cousins qui étaient là, s'ils avaient de grands rapports ? Je ne sais pas. Je ne sais pas s'ils avaient de très, très grands rapports. Pas de famille qui soit venue.

Hélène : Donc les amis autour de vos parents, c'étaient plutôt des Français ?

Arlette : Non. Il y avait beaucoup... C'étaient des familles juives. On était très proches d'une famille⁷ qui était dans les meubles - qui était marchands de meubles, qui habitait à Montparnasse – [et] des familles qui habitaient dans l'immeuble.

114	24	1	Reimann	Alfred	1904	0	Balouard	u	mari	Tourneur	Elie
		2	0	Zolkwer	1901	0		u	jeune	0	0
		3	0	Madeleine	1931	Seine	C	fille	.		
		4	0	Arlette	1933	0	C	fille			

La famille Reimann au 114 rue du Temple dans le recensement de 1936

Source : [Archives de Paris](#) (D2M8 550 – Sainte-Avoye- vue 244/245)

Il y avait quatre familles qui habitaient dans l'immeuble⁸ où ils se retrouvaient de temps en temps. Je pense qu'ils devaient jouer au rami ou des choses comme ça.



Raymond et Michel Crespin



Max Gerszt

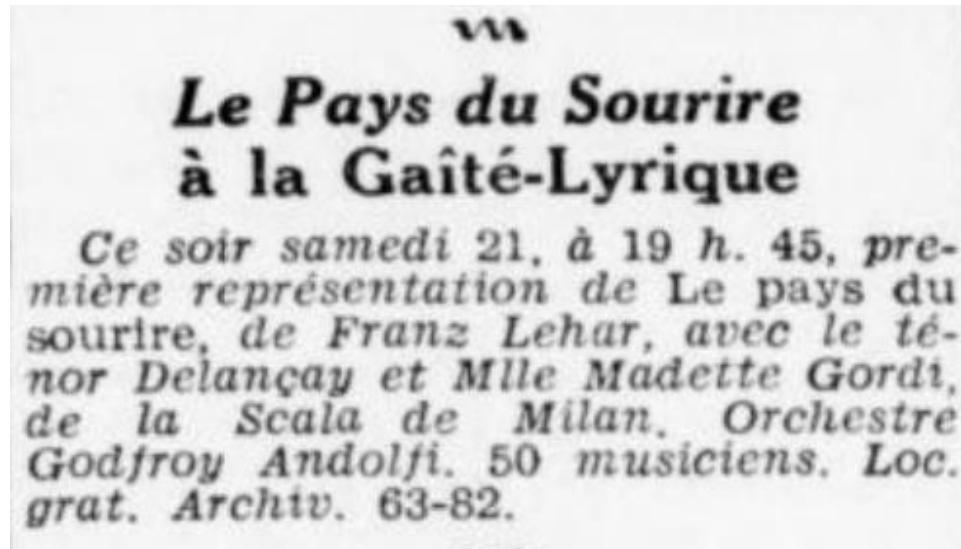


Charles Gerszt

⁷ La famille Schussman (avenue du Maine) qui avait trois filles Léa, Edith et Suzy, la cadette dont Arlette était proche.

⁸ Sur ces quatre familles habitant au 114 rue du Temple, aucun membre déporté n'est revenu : La famille Crespin – Malka (Marie) née Kavous le 2/4/1905 à Bresno, Raymond né le 19 août 1929 et Michel né le 14 juin 1939. Arrêtés alors qu'ils tentaient de passer en zone libre, ils sont envoyés à Pithiviers (baraque 9) et sont déportés le 20 septembre 1942 par le convoi 35. La famille Gerszt – Selik (né en Pologne), Chana (née en Pologne), Max né le 3/10/1932 et Charles né le 17/8/1937. La mère et les enfants sont arrêtés le 16 juillet, envoyés à Pithiviers puis déportés le 26 août par le convoi 24. La famille Szajnbuk – voir p.40. Source: [Mémorial de la Shoah](#)

Mes parents sortaient beaucoup. Ils allaient au théâtre. Moi ,je vois ma mère sortir, s'habiller pour sortir. Ils allaient au théâtre. Ma première grande sortie a été au Châtelet⁹ voir *Le Pays du Sourire*¹⁰, ça je n'oublierai jamais.



La France au travail du 21 décembre 1940

Source : retronews.fr

Je me vois : le siège de mon père ne devait être pas loin de l'allée parce que je me vois me mettre debout dans l'allée et m'asseoir par terre pour regarder, et m'approcher presque de la fosse d'orchestre. Donc, ça je me souviens. Toutes petites, ils voulaient déjà qu'on soit imprégnées de culture parce que, pour mon père, on pouvait faire les pires bêtises mais il fallait être bonnes élèves. Je pense que c'était ça pour lui, c'était important.

Hélène : Donc, l'école était très importante ?

Arlette : Très. Très importante. Ça, ça a été la première chose qu'il a toujours dit et je me souviens quand ma sœur est rentrée à la grande école.¹¹ On rentrait à la grande école à six ans. A ce moment-là, le stylo,

⁹ Il est possible qu'Arlette se trompe de théâtre parce que *Le Pays du Sourire* est créée le 17 novembre 1932 à la Gaîté-Lyrique. Bien que la pièce ait fait son tour de France et qu'elle ait été joué au théâtre Antoine en 1935, les documents indiquent qu'en 1940-1941, la pièce a de nouveau été jouée à la Gaîté-Lyrique. Source: retronews.fr

¹⁰ *Le Pays du Sourire* (*Das Land des Lächelns*) est une opérette en trois actes écrits par Franz Lehár. Voir les actualités de 1941 au sujet de la représentation au théâtre de la Gaîté-Lyrique: <https://www.youtube.com/watch?v=fJaKB4SaqZs>
Sources : <https://boowiki.info/art/compositions-de-franz-lehar/le-pays-du-sourire.html> et <https://www.operette-theatremusical.fr/2015/08/19/le-pays-du-sourire/>

¹¹ Ecole primaire communale située au 8 rue de Montmorency

c'était pas comme maintenant. Mon père lui a offert un stylo plume en or. Pour une enfant qui rentre à six ans, qui ne sait pas écrire, c'était fantastique ! Vraiment, il fallait croire que, pour lui, c'était une marque. Il fallait s'instruire. Il fallait avoir de l'instruction. C'était la première chose à avoir.

Hélène : Vous avez été dans des écoles françaises ?



École Primaire du 8 rue de Montmorency (Août 2020)

Source : [Google Map](#)

Arlette : Ah oui, oui. J'ai été à l'école communale. J'allais à l'école communale de la rue Chapon, dans le troisième, puisqu'on habitait au 114 rue du Temple dans le 3ème. J'ai commencé ma maternelle à la rue Chapon. Ensuite, je suis allée à l'école de la rue des Vertus. Et puis après, à la fin de la guerre¹², on s'est retrouvées dans la rue de Montmorency. Tout ça, c'étaient des écoles du troisième arrondissement puisque c'était notre quartier.

Hélène : Vous avez des souvenirs particuliers ? Votre mère, avec vous, parlait français donc à ce moment-là ?

¹² Arlette fait référence à la période juste après la signature de l'Armistice en juin 1940.

Arlette : Oui, oui, ma mère parlait français. Oui, oui, tout à fait. On avait une employée de maison qui venait nous chercher à l'école. D'ailleurs, je le regrettai beaucoup parce que j'avais qu'une envie, c'est qu'elle fasse comme [pour] les autres enfants, que les grands-mères ou les mamans viennent les chercher à l'école. Ah ben non, moi j'avais la ... Alors, ça m'embêtait. J'avais envie qu'on voie ma maman comme elle était toujours habillée, chapeautée, chaussures assorties. Je la vois comme ça. Elle devait avoir certainement des moments où elle était négligée comme tout le monde mais, moi, je la vois comme ça. Une couturière qui venait toutes les semaines à la maison, nous faire nos toilettes, faire pour elle. C'était une vie privilégiée pour des enfants juifs à cette époque car tout le monde vivait pas comme ça. J'en suis consciente.

Hélène : Et vous avez le souvenir à l'école d'avoir ressenti quelque chose de particulier comme différent ou ... ?

Arlette : Oui je m'en suis rendu compte, c'était à la maternelle. Il y avait un fait qu'on voyait qu'on était différentes parce qu'on volait systématiquement mon goûter. Et on avait ces petites valises en papier mâché. J'en avais une rouge - ma sœur, la sienne était bleue - et on nous mettait le goûter dedans.



Source : [Brocante](#)

Alors dedans, ma mère mettait enfin mon goûter et, systématiquement, on me le volait. Un jour, elle est venue voir la directrice ou la maîtresse, et la maîtresse lui a demandé : « Mais qu'est-ce que vous mettez dedans ? » Et elle a dit : « Je lui mets des gâteaux, je lui mets des bananes, je lui mets des fruits, je lui mets certainement des bonbons. Enfin, plein de choses. » Et la Directrice lui dit : « Mais Madame, c'est énorme tout ça ! C'est tentant pour des enfants. Il y a des enfants qui n'ont pas tout ça. » Le petit pain au chocolat, je me souviens : on passait devant la boulangerie, elle m'achetait le petit pain au chocolat, on le mettait dans la mallette et on partait à l'école. Donc, ça devait être beaucoup pour ... C'était pas des quartiers où il y avait des enfants très, très riches à cette époque.

Hélène : Mais vous n'avez pas le souvenir qu'on vous ait fait une différence d'enfants de Juifs ou d'enfants... ?

Arlette : Ah non, pas du tout

Hélène : C'est quelque chose que vous n'avez jamais ressenti jusqu'au début de la guerre ?

Arlette : Du tout, du tout. Non jamais. Vraiment. Non. Jamais. Pas de racisme, pas d'antisémitisme. J'en n'ai pas souffert du tout. On vivait comme les autres enfants. Je ne voyais pas de différence qu'il pouvait y avoir. Du tout.

Hélène : Et comme petite fille, est-ce que vous avez commencé à sentir... Vous avez des souvenirs des débuts des années 39, 40 ? C'est quelque chose qui ... Vous étiez trop petite ?

Arlette : Non, ce n'est pas que j'étais trop petite. Il y a quelques souvenirs puisque mon père était engagé volontaire pour la France puisque pour lui, c'était la France. Il voulait être français. Ma mère l'a suivi, le suivait pendant son service militaire.¹³ Partout, et là, je me suis rendu compte que la France pour lui représentait beaucoup.



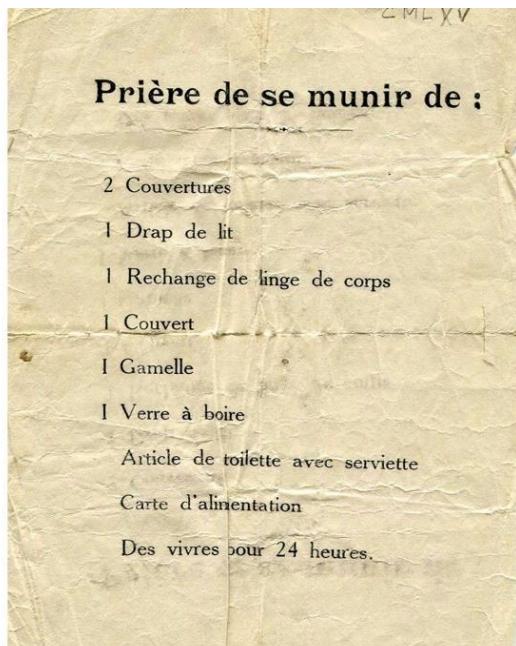
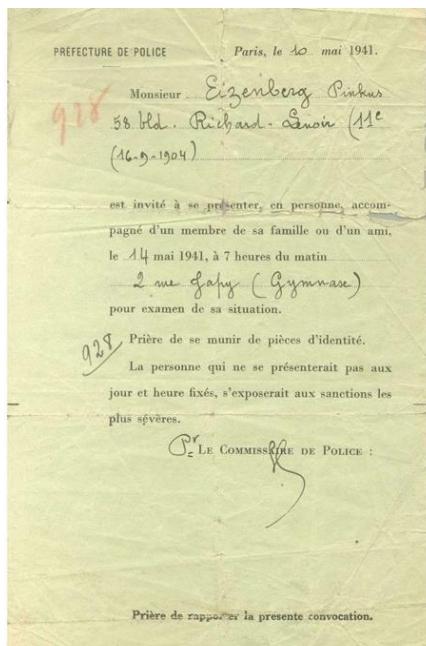
Abraham en uniforme
Source : M. Testyler

¹³ Abraham est cantonné au camp de Barcarès. Le 21eme Régiment de Marche de Volontaires Etrangers (RMVE) a été créé le 29 septembre 1939 au Barcarès, dans les Pyrénées-Orientales. Il était composé de 2 800 engagés volontaires étrangers enrôlés pour la durée de la guerre. Sources : Souvenir Français et Pyrénées Orientales

Et elle nous avait mises en pension momentanément, mais je ne sais pas si c'était une pension juive ou pas juive. C'était une pension pour tous les enfants, et les premiers bombardements, je me souviens un bombardement qui est arrivé et on est sortis dans la cour et j'ai dû entendre quelque chose sur les Juifs parce que, lorsque je suis revenue à Paris, et qu'il y a eu un bombardement et que les sirènes ont commencé à marcher, je me souviens qu'avec ma sœur, on est sorties et on a dit : « Ça, c'est la faute des Juifs ! » Et ma mère, ça l'a fait... Elle a dit : « Où vous avez entendu ça ? » Et on a dit : « Ben, c'est en pension qu'on a entendu ça. » Donc là, j'ai dû avoir quelque chose. Mais que j'en ai souffert ? Non, pas du tout. Vraiment pas.

Hélène : Votre père est revenu donc de son service militaire ?

Arlette : Oui, mon père est revenu de son service militaire.¹⁴ Donc, il a dû reprendre ses activités. Je ne sais pas. Et puis, tout au début qu'on a commencé à prendre les Juifs, il a reçu un petit papier vert¹⁵ comme ça.



Convocation nominative¹⁶ dite « Billet vert » addressée aux Juifs étrangers et liste fournie à l'accompagnateur.rice (14 mai 1941)

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

¹⁴ Abraham a été démobilisé en juin 1940 à Toulouse

¹⁵ Dans son livre, Arlette précise que deux agents de la police française se sont présentés au domicile familial, le mardi 13 mai 1941, pour remettre le billet vert à l'en-tête de la Préfecture de police (*Les enfants aussi !* pp.56-57)

¹⁶ Cette convocation invite à se présenter au Gymnase Japy. D'autres centres de convocation étaient indiqués sur les « billets verts », dont la caserne Napoléon (4e arrondissement), la caserne des Minimes (3e), ainsi que d'autres centres dans les commissariats d'arrondissement et en banlieue parisienne. Source : [Blind Magazine](#)

Et il y avait écrit : *Veuillez vous rendre au commissariat pour vérification d'identité*. Et ma mère, elle avait, vous savez ces femmes qui ont un sixième sens qui tremblent un petit peu ? Peut-être elle était moins assimilée que mon père qui était venu avant. Elle lui a dit : « N'y vas pas, n'y vas pas ! Avroum, n'y vas pas ! » Il s'appelait Abraham mais elle l'appelait Avroum. « Avroum, n'y vas pas ! » Et mon père lui dit : « Quoi, pas y aller ? Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai fait mon service militaire, j'ai des enfants qui sont français et puis dans la France de Zola... » Et puis il a commencé à citer Voltaire, des noms... Et il dit : « J'y vais ! » Et évidemment, il y a été. Je me souviens, on y a tous été. Il était au commissariat de la rue Beaubourg qui existe toujours et il n'est plus ressorti. De là, on l'a envoyé à Pithiviers.

Madeleine : Mon père a été pris dans la fameuse rafle du billet vert et mon père s'est porté presque volontairement à la convocation puisqu'il avait fait auparavant son service militaire et son capitaine lui avait dit : « Mes enfants, vous êtes français maintenant ! » Et quand il a reçu cette convocation, il a dit à ma mère : « Je n'ai pas peur. Mon capitaine m'a dit que je suis français. » Il s'est présenté à la convocation des billets verts, il n'est jamais ressorti. (...) Je suis née en France. Je suis née à Paris. J'ai beaucoup aimé mon pays, mon pays qui m'a vue naître mais mon père, qui n'a vécu que onze ans en France, je crois qu'il aimait encore plus ce pays que moi-même. Il était vraiment convaincu que c'était un pays magnifique et qu'il allait être protégé par ce pays. ([Fréquence Tel Aviv](#))



14 mai 1941 : Femmes rapportant les affaires demandées (Gymnase Japy)



© Mémorial de la Shoah



© Mémorial de la Shoah

Hommes montant dans les autobus réquisitionnés pour leur transfert à la gare d'Austerlitz en direction des camps d'internement de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Hélène : Vous avez le souvenir d'avoir été avec votre maman... ?

Arlette : Oui oui. Ah oui au commissariat, oui. Très, très bien.

Hélène : Vous l'avez tous accompagné ?

Arlette : Ah oui, ça je me souviens très, très bien et quand ma mère... A chaque fois qu'on sentait qu'elle avait envie qu'il revienne ou quelque chose comme ça, j'ai jamais posé la question mais dans ma tête de petite fille, je me disais : « Mais puisqu'il a parlé de Zola et de tout ça, c'est des amis, Mais pourquoi ils font pas quelque chose ces gens-là ? Où ils sont ces gens-là ? » Mais moi, je me rendais pas compte que c'était la France de la Liberté dont mon père parlait. C'était pas des amis. Moi, je pensais que c'étaient des amis parce qu'une enfant de sept ans ne sait pas que la liberté passait par Zola, par tous ces grands écrivains qui étaient importants.

Hélène : Et vous vous rappelez de quand vous êtes allés à Beaubourg avec... Vous avez des souvenirs ?

Arlette : Non, c'est tout. Non, non, je ne me souviens plus du reste.

Hélène : Sauf que vous êtes rentrées seules ?

Arlette : C'est tout, oui, ça je me souviens très bien. Ma mère qui pleurait, qui pleurait tout le temps, constamment. Ça, je me souviens.

Hélène : C'était avant le port de l'étoile de toute façon ? C'était en 41 ?

Arlette : C'est ça, c'était avant le port de l'étoile. Bon, après elle s'est organisée. C'était une femme énergique qui s'est battue. Ma mère était une femme qui savait se battre et qui savait faire face. Jusqu'à un certain moment, tant qu'elle avait de l'espoir que mon père allait revenir. Et ça, on l'a vu par la suite, elle s'est battue tout le temps. Tout le temps, ça a été une mère-courage. Elle se battait, elle faisait face. Pour ça, oui, c'était quelqu'un qui était très énergique. Elle a dû reprendre en main... Je sais pas ce qu'elle a fait.

Hélène : Et à ce moment-là, votre père est parti vers ... ?



Arrivée des hommes à Pithiviers le 14 mai 1941

Source : [Cercil](#)

Arlette : Pithiviers. Mon père est parti vers Pithiviers¹⁷. Et justement, c'est un des actes aussi qui l'a poussée à se battre. Parce qu'elle s'est dit : « Il faut que je rentre en contact avec mon mari. » Et elle a trouvé, je ne sais pas par quel moyen, quelqu'un qui habitait Pithiviers, pour nous mettre, nous, en pension à Pithiviers. Et rien de moins, elle a trouvé un gendarme qui gardait le camp de Pithiviers. C'était un Alsacien. Il faisait passer des lettres à des prisonniers qui étaient dans le camp. Donc grâce à lui, on a pu voir justement mon père.

Madeleine : [Mon père] a été amené à Pithiviers. Quelques mois après, ma mère a essayé d'aller le voir à Pithiviers. Elle a réussi à le voir. Quelque temps après, encore une fois, elle essaye d'aller à Pithiviers et impossible d'y aller. Donc, elle rencontre à ce moment-là une dame, dans le train, qui lui dit : « Pourquoi vous pleurez ? » Ma mère lui dit : « Je n'ai pas pu aller voir mon mari. » « Qu'est-ce que vous vouliez faire ? » « Lui apporter un colis. » Et cette dame lui dit : « Donnez-moi ce colis. Je vais m'en occuper. » Donc, ma mère n'avait rien à perdre, elle donne ce colis à cette personne. Et il s'avère que cette personne, son mari était gardien dans le camp de Pithiviers. Donc pourquoi cette personne s'est intéressée à ma mère et pourquoi il était gardien dans le camp de Pithiviers ? Par la suite, nous avons compris pourquoi : il était lorrain. ([Fréquence Tel Aviv](#))



Baraque 7 dans laquelle Abraham est enregistré
Source : [Archives Nationales](#) (F/7/15101)

¹⁷ Pour une description précise du fonctionnement du camp de Pithiviers, lire [le rapport](#) d'André Jean-Faure à l'occasion de son inspection du 27 novembre 1941.

Madeleine : Par la suite, ma mère est devenue amie avec cette femme et elle lui a demandé : « Est-ce que vous pouvez garder mes petites filles ? » Cette dame a accepté de nous garder et nous sommes restées près d'un an à Pithiviers, chez ce gardien du camp. Et nous allions voir mon père. Je crois que je suis la dernière personne, quelques jours avant que mon père soit envoyé en destination inconnue, à l'avoir vu. Les Allemands venaient à la maison. Ma sœur était très blonde. Ils la prenaient sur [leurs] genoux. (...) Les Lorrains ont été enrôlés obligatoirement, ou dans l'armée ou des postes similaires, donc je suppose que ce monsieur, qui n'était pas Nazi probablement, avait été engagé plus ou moins de force. En réalité, dans la vie civile, il était aviateur d'essai. Donc, c'était pas du tout sa profession d'être gardien du camp de Pithiviers. Et il y avait une autre famille juive qui venait chez ces gens, qui s'appelaient Schiffmacker, les Sivi (orth ?)¹⁸ et qui ont été déportés par la suite. Donc, il se mettait en danger en protégeant les Juifs. ([Qualita](#))



Photographie annotée par Madeleine Testyler

Arlette : Et on est restées pendant plusieurs années chez lui. Il avait une fille, il avait un garçon qui était aviateur, et c'était un Alsacien. C'était un gendarme. Il portait à ce moment-là des guêtres en cuir sur des chaussures comme les gendarmes en avaient, et dedans, il glissait des lettres qu'il apportait aux internés du

¹⁸ D'après une description plus détaillée fournie par Madeleine lors d'un entretien téléphonique, le 2 juin 2022, il est probable qu'il s'agit de la famille Zivi : Joseph (21/6/1883), Rose (27/9/1895) et leur fille Mathilde (25/4/1925) nés en Allemagne et dont la dernière adresse est le 20 rue de la Tour d'Auvergne à Clermont-Ferrand. Ils sont déportés le 20 novembre 1943 par le convoi 62. Source : [Mémorial de la Shoah](#)

camp de Pithiviers. Ça, je me souviens très bien. Et on est restées pas mal d'années jusqu'aux rafles du Vélodrome d'Hiver...

Hélène : Et donc vous y alliez toute la semaine ?

Arlette : Ah non, non, on habitait carrément chez eux. On était en pension chez eux.

Hélène : Vous alliez à l'école à ce moment-là ?

Arlette : Oui, oui, on allait à l'école à Pithiviers. On allait même à l'église. On allait à la messe parce que c'était des Alsaciens qui étaient des croyants. Et on faisait la vie comme tous les gens de Pithiviers.

Hélène : Vous ne disiez pas que vous étiez juive ?

Arlette : Ah pas du tout... Je savais la messe en latin. Je peux même encore chanter le Salve Regina. Je connais très bien la messe en latin parce qu'on allait au catéchisme, on allait à l'église avec eux. D'ailleurs, à la sortie de la messe, il y avait ce petit morceau de brioche, qu'ils appelaient le pain béni, il sentait bon. Alors, tout le long du chemin, avant de le manger, je le sentais. Tout le long du chemin, je me disais : « Que ça sent bon ! » Mais cette Alsacienne se débrouillait bien, elle faisait de la bonne cuisine. Je pense que si elle nous a pris en pension, c'était avec des pécunes -ma mère payait et certainement grassement- et ça leur a mis du beurre dans les épinards. Je ne pense pas qu'un gendarme devait gagner tellement d'argent. Mais chez eux, j'avoue qu'on était très bien. On était très bien. Toute la guerre, je n'ai pas souffert de la famine. Du tout, du tout. Toute la guerre.

Hélène : Et vous avez le souvenir de votre maman ? Comment ça se passait à ce moment-là ? Elle allait voir votre père ?

Arlette : Oui, elle venait nous voir épisodiquement. Et puis, tout un été, on a même passé tout un été tous les quatre ensemble du fait que les hommes étaient pris pour faire les vendanges. Je veux dire les moissons,

des récoltes. Il n'y avait pas d'hommes, ils étaient tous pris à l'armée, prisonniers, STO¹⁹, le travail obligatoire, donc ils avaient besoin de main-d'œuvre pour faire les récoltes et ils avaient pris justement les internés du camp de Pithiviers.



Internés du camp de Pithiviers travaillant dans une ferme voisine

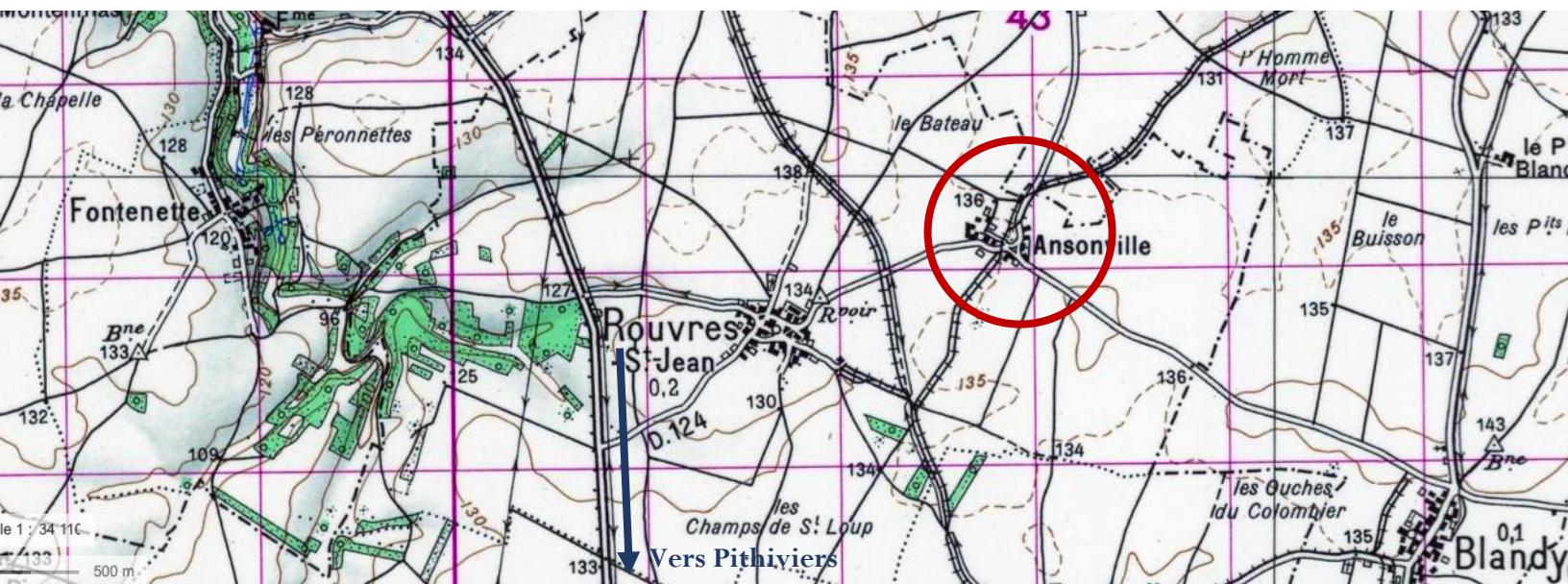
Source : [Cercil](#)

Et on s'est retrouvés dans une ferme.²⁰ Et on a été logés dans la ferme, dans une grange avec ma mère, ma sœur et mon père. Et on a vécu tout un été, dans cette ferme, dans cette grange, et je vois encore -il n'y avait pas d'électricité- ma mère faire des bougies avec de la graisse et mettre une mèche qui avait un mal fou à tenir pour pouvoir s'éclairer. On a été superbement heureux parce que, pour une enfant, même si eux, pour ma mère qui sortait d'une bourgeoisie, tout lui manquait, là c'était... Pour les enfants, c'est fabuleux

¹⁹ Le STO (Service du Travail Obligatoire) n'avait pas encore été institué. La loi obligeant tous les jeunes hommes de 21 à 23 ans à aller travailler en Allemagne, sauf ceux qui avaient déjà un emploi en France, date du 16 février 1943. Source : [Fondation de la Résistance](#)

²⁰ Abraham et 3 autres internés ont travaillé à la ferme d'Ansonville, sur la commune de Rouvres-Saint-Jean, située à environ 20 kms au nord de Pithiviers. Source : communication avec Nathalie Grenon du Cercil (Jan. 2019)

de vivre comme ça, en plein air. Donc pour moi, c'était des vacances, j'étais très contente. Et ma mère disait à cette époque à mon père : « Tu sais Avroum, regarde, on est dehors, viens on va s'échapper ! On va aller en zone libre ! » Parce qu'il y avait la zone libre et puis mon père toujours naïf qui croyait au bien : « Je suis bien là. Regarde, on nous fait pas de mal ! Je te vois, je vois les enfants, je vais finir la guerre ici. C'est pas la peine parce que si moi je me sauve, c'est vous qui allez en souffrir, alors je suis bien comme ça. » Je pense que c'est dommage qu'il n'a pas écouté ma maman. Je pense que la suite n'aurait pas été si tragique.

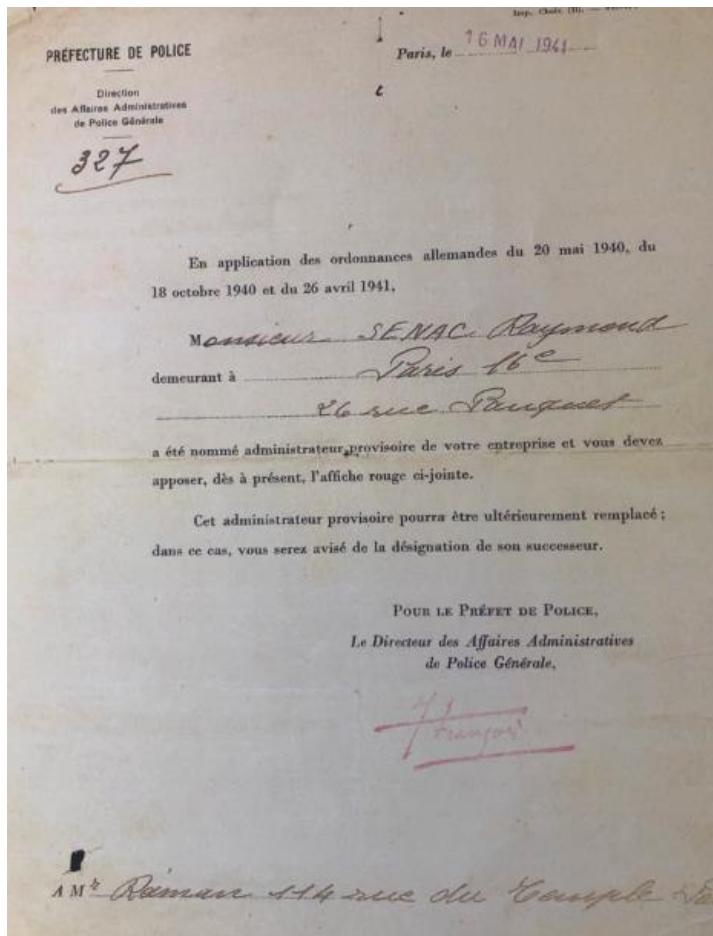


Hélène : Votre maman, pendant que vous étiez à Pithiviers, en pension, elle faisait la navette ? Elle travaillait à Paris, vous aviez une idée où ? Elle était pas à côté de vous ?

Arlette : Pas du tout. Non, j'ai pas un trop grande idée. Quand on était à Pithiviers, je pense qu'elle devait travailler, s'organiser à Paris où... Car après, j'ai retrouvé des actes de réquisition d'atelier²¹ de mon père.

²¹ « Le 18 octobre, la deuxième ordonnance allemande traitait pour la première fois de l'« aryanisation économique ». Y étaient définies les « entreprises juives », dont on cherchait à dresser l'inventaire et auprès desquelles « il pourra être nommé un commissaire-administrateur à qui s'appliqueront les prescriptions de l'ordonnance concernant la gestion des affaires du 20 mai 1940 » (V.O.B.I.F. du 20 octobre 1940). Le but de cette ordonnance est précisé dans les « Instructions pour les Commissaires-gérants des entreprises juives » établies le 12 novembre 1940 par la section économique de l'état-major administratif allemand : « les Commissaires gérants des entreprises juives ont en premier lieu la tâche de supprimer définitivement l'influence Juive dans l'économie française », tout en assurant la continuation de ces entreprises. Les Allemands, incapables d'appliquer ces mesures sans le concours de l'administration française, se tournèrent vers la Délégation générale du

Donc, je sais qu'elle avait donné une partie de l'atelier de mon père - une partie de l'atelier qui était très importante - aux Français qui avaient promis de libérer mon père si elle donnait cet atelier.



M. Choquenot, 9, rue du 4-Septembre, à Paris, pour les entreprises suivantes:
Austerlitz, 8, boulevard Bonne-Nouvelle, à Paris (pour prendre effet à la date du 42 juin 1941);
Reiman, 114, rue du Temple, à Paris (pour prendre effet à la date du 13 août 1941).

Aryansation de l'entreprise des Reimann - l'une datée du 16 mai 1941 et l'autre début juillet 1941.

Source : M. Testyler et [Retronews](#)

Et c'était un atelier de fourreurs où ils faisaient des petits gilets en lapin pour les Allemands qui étaient au front. Vous savez le front de Russie ? C'était une réquisition. C'est ce qu'on appelait les *Juifs utiles* puisqu'on était *utiles* aux Allemands et aux Français par rapport aux Allemands. Et je pense qu'elle devait s'occuper de ça, que c'est ce qu'elle faisait.

gouvernement français dans les territoires occupés, laquelle chargea le préfet de police de Paris et les préfets en province du recensement des entreprises juives et de leur mise sous administration provisoire (Lettres circulaires adressées aux préfets par le général de La Laurencie, délégué général du gouvernement français dans les territoires occupés. Paris, 27 octobre et 15 décembre 1940). » Source : [EHRI project](#)



Source : [United States Holocaust Memorial Museum](#)

Madeleine : « Si vous donnez des machines et si vous commencez à travailler, on fera sortir votre mari du camp de Pithiviers pour également travailler. » Ma mère, qui faisait n'importe quoi pour pouvoir faire libérer mon père, a commencé à donner des machines – c'était une maison qui était à Paris, qui s'appelait la maison Grundel et qui était au 6 rue Martel²² – donc ma mère donne des machines et bien entendu, quand arrive la rafle du Vel' d'Hiv', on n'a toujours pas libéré mon père. ([Fréquence Tel Aviv](#))

A. GRUNDEL	
USINE : 6, RUE MARTEL, 6 - PARIS (10 ^e)	
BULLETIN DE PAYE	
du <i>longez payée</i>	au <i>Reiman</i>
Nom et Prénoms :	
Adresse :	
N° Mat ^e A. S.	Emploi :
Appointements	
Heures à	
H ^{rs} sup ^{es} à	
<i>Salaire annuel 22121.90 : 24</i>	
Prime	<i>921.75</i>
Récontant du Salaire	<i>36.85</i>
A déduire Assurances Sociales	<i>884.90</i>
Somme imposable	<i>27</i>
Cies N ^e et Ibot Cr ^e	
Accomptes versés	
Retenue	<i>857.90</i>
NET A PAYER.....	<i>855</i>
Reste dû.....	<i>2.90</i>

Bulletin de paye de Malka comme « Juive utile »

Source : M. Testyler

²² La Haute Cour de Justice condamnera la maison Grundel en 1946 pour avoir participé à l'activité des gouvernements de l'Etat français

Par ordonnance en date du 25 janvier 1946, le président du tribunal civil de la Seine a placé sous séquestre les biens, droits et intérêts appartenant à Grundel (Alfred), 6, rue Martel, à Paris (en vertu de l'ordonnance gouvernementale du 18 octobre 1944) et a nommé l'administration de l'enregistrement, des domaines et du timbre, prise en la personne du directeur du département de la Seine pour remplir les fonctions d'administrateur séquestre.

Source : [Retronews](#)

Hélène : Et votre père, vous avez un souvenir à Pithiviers ou à la ferme, comment il était ? Ce qu'il disait ?
Est-ce qu'il vous parlait ?

Arlette : Mon père parlait jamais de souffrance, jamais de douleur. C'était un homme gai, paisible, tranquille. C'était pas un révolté. C'était pas un exalté. Je n'ai pas l'impression d'avoir vu un homme exalté. Un homme très paisible, très tranquille, mais qui nous parlait. Non, je pense qu'il voulait essayer d'occulter ça. Il ne nous a jamais parlé de ça, non.

Hélène : Vous aviez le sentiment qu'il avait quelque chose à craindre ?

Arlette : Je pense qu'il devait le craindre mais il ne voulait pas nous le communiquer. Mais c'était pas quelqu'un qui voulait communiquer sa peur. Surtout à deux petites filles. Non, je ne pense pas qu'il voulait nous communiquer sa peur. Il avait, je pense, confiance en la France. Pour lui, je pense que c'était ça : il avait une confiance dans cette France où il était venu tout jeune homme parce qu'il est venu en 25, 27, je ne sais pas, dans ces années-là, il devait avoir une vingtaine d'années. Il avait une très grande confiance. Il pensait que ça va passer, c'est un moment à passer. Et oui, c'est ce que c'est.



Porte-plume fabriqué à Pithiviers offert par Abraham à Arlette (Madeleine en a un aussi)
Source : A. Testyler



Hélène : Et vous avez le souvenir des personnes qui vous entouraient à la ferme, il y avait d'autres... ?

Arlette : Non, je ne me souviens pas du tout. Du tout, du tout.

Hélène : Vous avez des souvenirs d'enfants qui ... ?

Arlette : A cette époque-là, non. J'ai des souvenirs de plus tard mais pas à cette époque. Mais là, pas du tout.

Hélène : Et vous êtes retournées à ce moment-là à Paris... en 42, vous pensez ?

Arlette : Oui, on est retournées à Paris. Par quel hasard on est retournées à Paris, je n'en sais rien. Je ne sais pas trop comment on est retournées à Paris mais enfin on s'est retrouvées à Paris. La preuve c'est qu'on

était à Paris lorsqu'est arrivée la rafle du Vélodrome d'Hiver de juillet 42. Là, malheureusement, on était à Paris.

Madeleine : A l'époque, les grandes vacances avaient lieu au mois de juillet. Donc, au mois de juillet, ma mère demande à ce qu'on vienne la voir à Paris. Donc, nous partons de Pithiviers pour aller à Paris et, au moment de la rafle du Vel' d'Hiv', nous nous trouvions à Paris. Normalement, nous aurions dû être chez cette nourrice, à Pithiviers.

(Fréquence Tel Aviv)

Hélène : Dans le même appartement ou... ?

Arlette : Dans le même appartement, oui, oui. Dans l'appartement où on était, où l'on habitait et là où on s'est trouvées, en juillet 42. Ça, par contre, j'ai un souvenir très très précis de la rafle du Vélodrome d'Hiver.

Hélène : Vous vous rappelez du port de l'étoile ... ?

Arlette : Ah oui, je me souviens du port de l'étoile jaune quand on nous les a distribuées. Et puis ma mère, maniaque ou coquette, elle était avec son amie ²³qui habitait en face - son mari avait été aussi à Pithiviers - elles s'étaient amusées à les doubler de satin jaune pour que ce soit bien. Et il y avait plusieurs femmes dans le quartier, dans la rue. Elles avaient décidé d'ourler ces étoiles jaunes, de nous les mettre et on a marché dans la rue très fières avec ces étoiles jaunes. Et on a même fait des photos. Et on est rentrées. Je crois que c'était le photographe qui s'appelait Jérôme. Il y avait un photographe sur les boulevards pas loin du Rex. Et

²³ Pauline (Perla) Pint habitait avec sa fille Lili au 117 rue du Temple. Son mari, Samuel Pint (né le 30 juin 1909 à Grójec en Pologne) était tailleur. Il était engagé volontaire au camp de Barcarès comme Abraham. Arrêté lors de la rafle du Billet Vert, il est déporté à Auschwitz le 25 juin 1942 dans le même convoi no. 4 qu'Abraham. Il n'en revient pas non plus. Source : [Mémorial de la Shoah](#)



Samuel (Szmul) au camp de Barcarès.

on a fait des photos avec les étoiles jaunes. Et elles n'étaient même pas cousues à cette époque. On l'avait juste épinglee comme ça. Je dois avoir une photo où on voit ma maman, ma sœur et moi. Et on était assez fières. Elle voulait pas qu'on se sente diminuées par cette étoile jaune, ça je me souviens très bien.



Lili, Arlette et Madeleine
Source : A. Testyler

Hélène : Donc, c'était à aucun moment quelque chose que vous avez ressenti, par rapport aux autres, comme quelque chose de honteux ?

Arlette : Après oui, mais sur le moment, non. Pas sur le moment. Pour moi, j'ai pris ça presque comme un jeu : comme à l'école, on nous mettait, vous savez, des fois une médaille parce que j'étais une enfant sage. C'était un truc comme ça dans mon esprit. Une marque distinctive mais pas avilissante comme *eux* l'avaient programmé. Pas dans mes yeux de petite fille. Non. Peut-être pour ma sœur c'était plus avilissant parce qu'elle a quand même seize mois de plus et elle a ressenti ça peut être différemment. Mais moi, je ne l'ai pas ressenti ainsi.



Arlette, Madeleine et Malka

Source : A. Testyler

Hélène : A l'école non plus ?

Arlette : Non, non.

Hélène : Les enfants n'ont rien dit ?

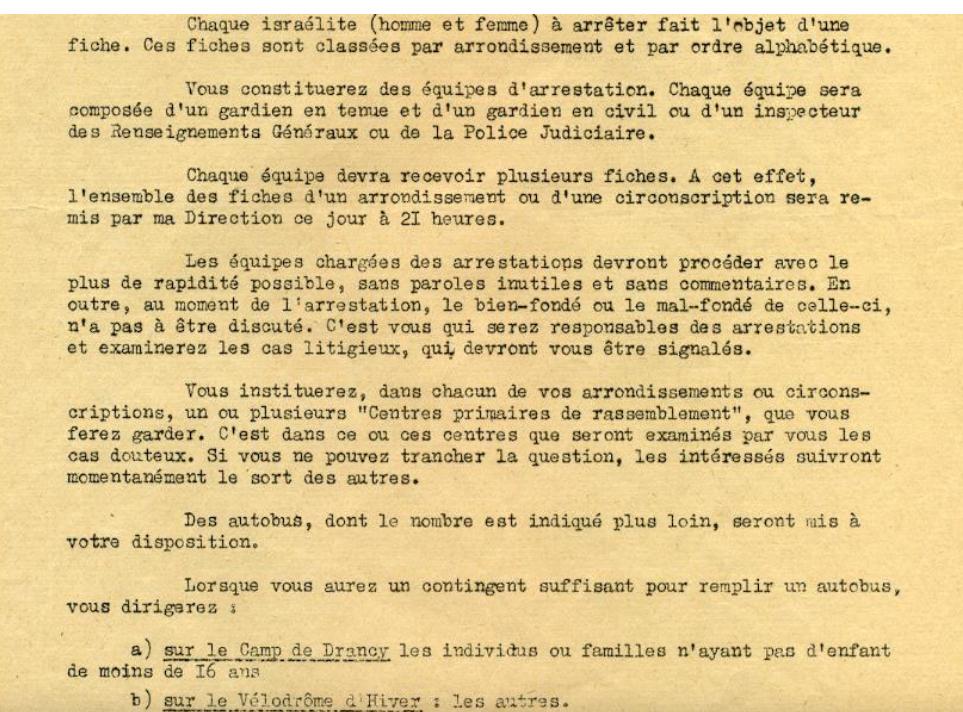
Arlette : Je ne sais pas, je n'ai pas de souvenirs d'avoir été à l'école à Paris avec cette étoile jaune et quand on était à Pithiviers ou après, jamais je n'ai porté l'étoile jaune, jamais. Je n'ai jamais plus porter l'étoile jaune après.

Hélène : Merci.

CASSETTE 2

Hélène : Nous allons parler donc de 42, de juillet 42. Comment tout est arrivé, est-ce que vous avez senti vous ... ?

Arlette : Juillet 42 est arrivé puisque j'avais eu ... J'étais quand même protégée jusqu'à présent. Juillet 42 est arrivé comme une masse, parce qu'ils sont arrivés à 3 heures du matin. 4 heures du matin. Et c'étaient pas des Allemands ! Tout ce que je vais vous raconter s'est passé avec des policiers français.



Instructions confidentielles données aux policiers le 13 juillet 1942²⁴

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Ils sont arrivés vers 3 ou 4 heures du matin. Ils ont sonné à la porte et, je me souviens, maman a ouvert. Et la première chose qu'ils ont dit : « On vient chercher votre mari. » Et ma mère a dû sortir un gros mot en leur disant : « Mais vous l'avez déjà pris. » Ils le savaient pertinemment. Ils le savaient très bien qu'il était déjà parti, et elle avait même reçu une lettre « parti en destination inconnue ». Elle était affolée, elle dit : « Mais, il est déjà parti et même en destination inconnue. » Et eux, sans se démonter commencent à lui dire : « Alors c'est vous et vos enfants. » Et alors là, j'ai vu débarquer une furie. Ma sœur dormait encore. Et, elle

²⁴ Circulaires de la Préfecture de Police au sujet de la Rafle du Vel D'Hiv, 1942

a attrapé une chaise, tout ce qu'elle a trouvé, et elle leur a lancé à la tête en leur disant : « Vous ne m'aurez jamais. Moi, je n'irai pas. »²⁵ Evidemment, c'était une révolte comme ça ; évidemment ça a échoué. Ils nous ont quand même arrêtées et ils ont dit : « Bah vous prenez quelques petites affaires et puis vous nous suivez. » Elle était furieuse, elle était révoltée, elle a essayé de se battre, elle a ... Je pense qu'elle s'est presque fait traîner en fait, parce qu'elle voulait vraiment pas partir. Et elle pleurait, elle suppliait. Puis, il n'y a rien eu à faire vraiment. Ils ont été intractables. C'étaient des policiers français. Il y avait les autobus en bas qui attendaient. Dans l'immeuble, on était quatre familles juives, je crois. Chaque famille avait deux enfants, et ils ont pris tout l'immeuble. Par contre, en face, il y avait une amie de ma maman que je vous ai dit justement, son mari était aussi à Pithiviers avec mon père, donc elles avaient sympathisé²⁶.



Pauline Pint

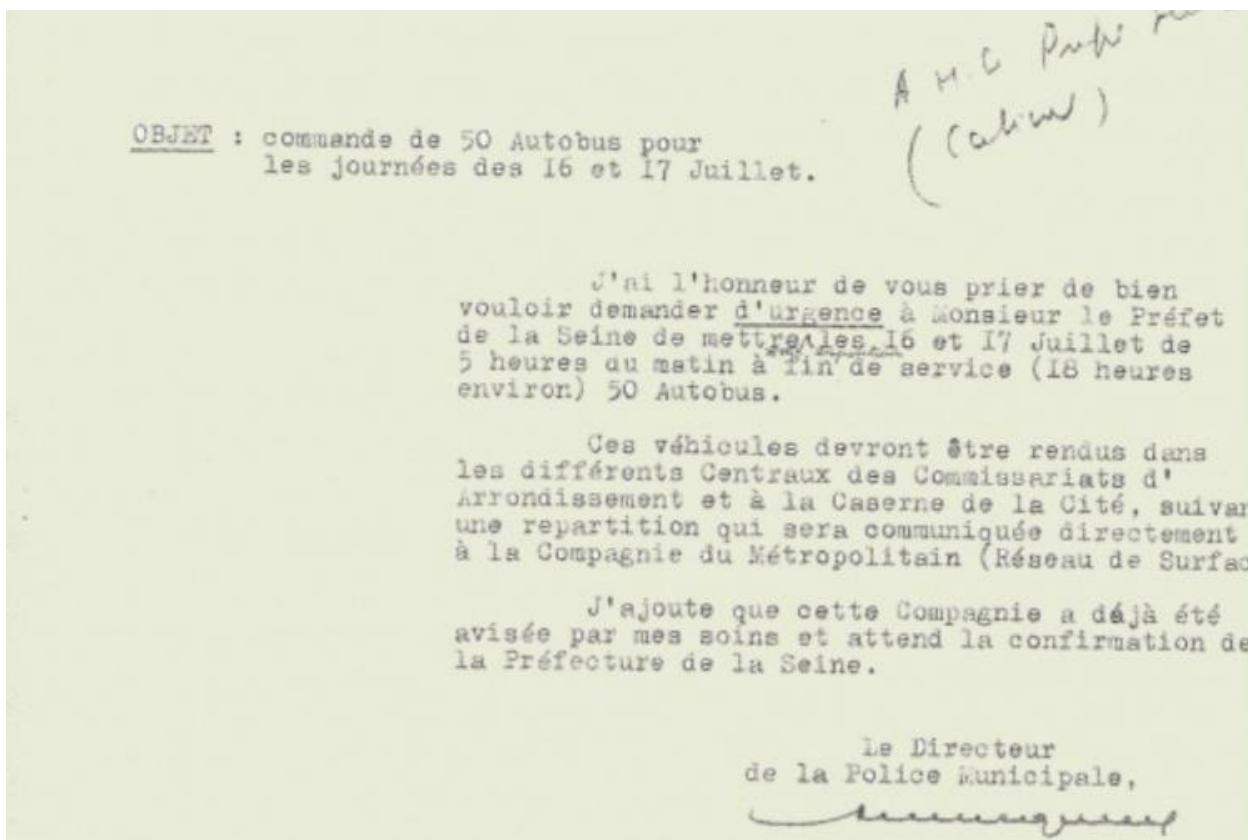
Source : M. Testyler

Et elle avait aussi une petite fille qui, je crois, avait un an et demi de moins que moi. Et elle aussi, les gendarmes sont arrivés, les policiers sont arrivés, ont fait le même cirque. Et elle, elle s'est trouvée un peu pétrifiée et elle a dit le même scénario que ma mère. Et un des policiers lui a dit : « Allez chercher du pain et du lait ! » Quatre heures du matin, cinq heures du matin, elle les regarde et puis il dit : « Oui, oui, oui, allez chercher du pain ! » Et quand un policier vous dit ça, eh bien qu'est-ce que vous faites ? Vous y allez. Et au moment de partir, il lui dit : « Et vous prenez la petite ! » Elle avait qu'une petite fille. Elle prend sa

²⁵ Dans son livre, Arlette explique également que Malka a montré ses papiers attestant qu'elle était une « Juive utile » puisqu'elle travaillait comme couturière à l'usine Grundel, aux services de l'armée allemande. Pauline Pint y travaillait également. Toutes les deux bénéficiaient ainsi d'un Ausweis.

²⁶ Pauline Pint et sa fille Lili

petite fille et elle descend dans la rue. Et au moment où elle s'est trouvée dans la rue - elle nous a raconté après- elle s'est dit : « Il vient de me sauver la vie. » Elle s'est cachée dans une porte cochère. Elle a vu les autobus partir. Elle nous a peut-être vues monter, nous, dans ces autobus qui avaient été réquisitionnés. Mais elle, un des gendarmes, un des policiers lui a sauvé la vie. Par contre, nous, on nous a mises dans ces autobus et on est parties au Vélodrome d'Hiver.

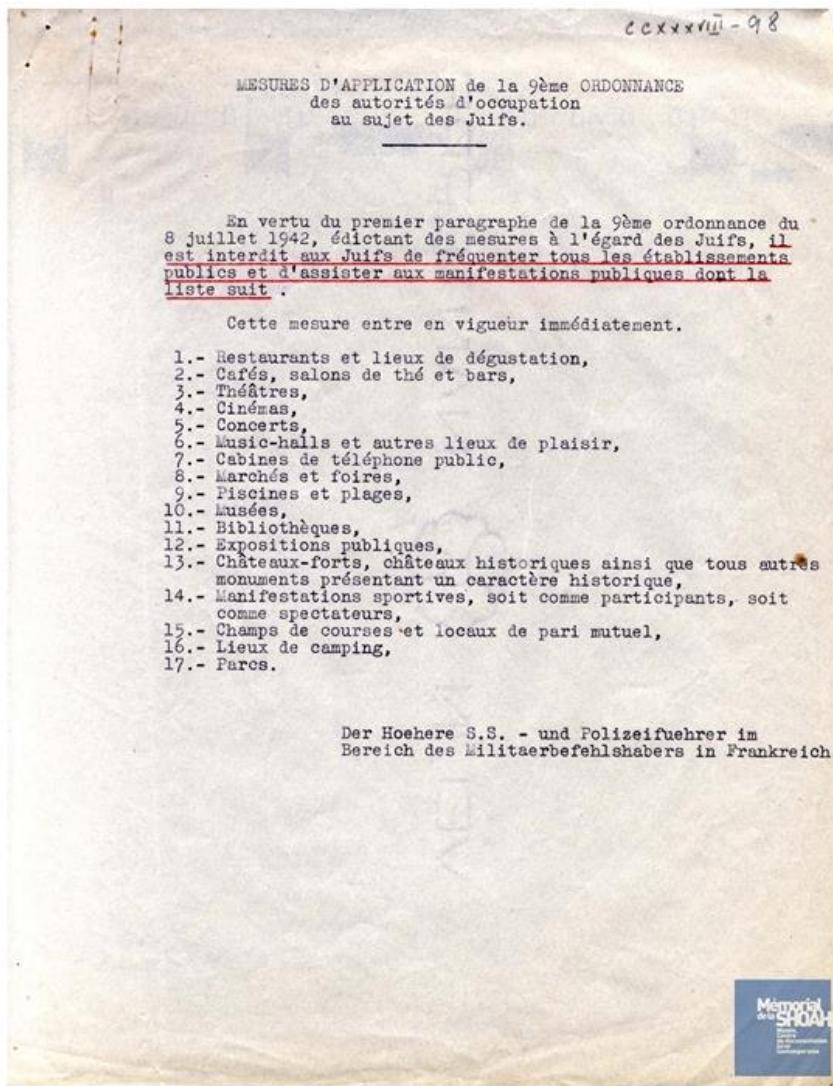


Commande d'autobus en prévision de la rafle (datée du 13 juillet 1942)

Source : [Les sanglots longs des violons](#)

Madeleine : En juin 42, ma mère reçoit un avis comme quoi mon père a été déporté en destination inconnue. Le camp de Pithiviers (et de Beaune-la-Rolande) a été vidé complètement. Il n'y avait plus personne mais on ne savait pas à l'époque pourquoi. « Destination inconnue ». On supposait donc que c'était peut-être pour le travail. Ça ne nous venait pas du tout à l'esprit que ça pouvait être dans ces telles conditions. (...) On frappe à la porte. Six heures du matin. « La Police française ! On vient chercher votre mari. » Ma mère dit : « Mon mari n'est plus là depuis très longtemps. » « Alors, c'est vous et vos enfants ! Vous avez une demi-heure pour préparer vos bagages. » Ma mère était une maîtresse-femme : elle prend les meubles, elle les envoie par la fenêtre. Elle hurle dans l'immeuble : « Nous avons rien fait ! Nous avons rien fait ! » Elle essaye pas de résister. Elle essaye de protester. Elle ne comprend pas ce qu'il lui arrive. Et ma

mère, à l'époque, avait fait une chose qu'il ne fallait pas faire. Mais elle l'avait fait et c'est grâce à ça que je suis là, aujourd'hui, à témoigner : nous avions le téléphone – c'était une chose très privilégiée à l'époque. Très peu de monde avait le téléphone. Les Juifs ne devaient pas avoir de téléphone ni de radio ni rien du tout... et ma mère avait gardé le téléphone²⁷. Donc, (...) elle téléphone à [l'] usine [Grundel] en hurlant : « Vous n'avez absolument rien fait pour mon mari ! Vous nous aviez promis de faire quelque chose. Faites quelque chose pour moi et mes enfants ! » Et on nous embarque pour le Vel' d'Hiv' en autobus, avec des plates-formes. Je me souviens très bien parce qu'on était restées sur la plate-forme. (*Qualita*)



Source : [Mémorial de la Shoah](#)



27 Le Matin du 7 juillet 1942. Source : [Retronews](#)

Madeleine : [A]vant d'être allées au Vel' d'Hiv', on nous a parquées dans un endroit. D'après mes renseignements, je ne sais pas si c'était le Carreau du Temple²⁸ ou le gymnase Japy. C'était à un des deux endroits. Donc après, des autobus sont venus nous chercher. Et puis, nous sommes arrivées au Vélodrome d'Hiver. ([Fréquence Tel Aviv](#))



Le Carreau du Temple
Source : [Carreau du Temple](#)

Arlette : Je ne savais pas ce que c'était qu'un Vélodrome d'Hiver. On est arrivées là dans ce Vélodrome d'Hiver.



Le Vélodrome d'Hiver (vue d'avion en 1936)
Source : [Paris projet ou vandalisme](#)

²⁸ Situé à moins de 500 m du 114 rue du Temple au 4 Rue Eugène Spuller

Ah ! C'était quelque chose de terrible ! Ces femmes, ces enfants ! Il n'y avait pas d'hommes. Les seuls hommes qu'il y avait, c'étaient des garçonnets qui avaient déjà quinze ans. Tous les autres, c'étaient que des femmes et des enfants. Les plus vieux avaient peut-être quinze ans parce que les autres hommes avaient déjà été arrêtés, comme mon père. Et alors, ça a été l'horreur ! On débarquait dans ce Vélodrome d'Hiver, les femmes entassées, il y avait des femmes enceintes, il y avait des femmes qui avaient des bébés, il y en avait d'autres qui étaient malades. Et tout le monde était là, entassé.



Arrivée des victimes au Vélodrome d'Hiver
Source : [United States Holocaust Memorial Museum](#)

Moi, petite fille, je me suis retrouvée là. Je ne comprenais pas. J'avais l'impression de tourner comme un zombie. Il y avait des enfants qui couraient partout parce que, le Vélodrome d'Hiver, c'est fait de marches où les gens s'asseyaient pour être spectateurs. Et puis il y avait cette piste cyclable.



Intérieur du vélodrome

Source : [Gallica](#)

Et, je me souviens d'avoir vu cette piste cyclable pleine de sang parce qu'il y avait des jeunes femmes, des jeunes filles ou qui étaient indisposées... pour une enfant de huit ans, on ne sait pas ce que c'est que les règles. On était déjà moins informées que maintenant. Maintenant, les enfants savent. Mais à l'époque, on savait pas ce que c'était. Il y avait des femmes qui avaient des aiguilles à tricoter et qui s'avortaient, en espérant qu'on allait les faire sortir. Il y avait des Je m'excuse. Il y avait du sang partout. Partout. Je ne pouvais pas aller aux toilettes sans voir du sang. Ça, c'était terrible. Je me disais : « Bon, comment des gens peuvent tant saigner ? Comment des femmes peuvent avoir tant de sang ? Pourquoi on saigne ? D'où ça

vient ? » Et je me souviens d'avoir été voir ma maman et elle m'a dit : « Il faut faire là, ma chérie. On peut pas faire autrement. » Alors, il y avait du coton, il y avait des éponges, il y avait des tas de trucs qui étaient pleins de sang. Puis, il y avait les petits garçons. Après avoir marché avec un petit voisin, qui était dans le même immeuble, qui s'appelait Lazare Schenbaum²⁹ - mais lui, il était plus âgé, il devait avoir 13 ou 14 ans - je pense qu'il a voulu sortir du Vélodrome d'Hiver.



Lazar

Source : M. Testyler

²⁹ Le nom est orthographié ici comme dans le livre d'Arlette. Néanmoins, on trouve l'orthographe Szajnbuk dans le mémorial de Klarsfeld. Lazare Schenbaum est né le 10 avril 1931 à Paris. Il a été déporté le 21 août 1942 vers Auschwitz, dans le convoi no. 22, parti de Drancy, avec sa petite soeur Régine (née le 4 novembre 1938). Leur père, Majer (né le 8 mai 1906), était polonais tandis que leur mère, Henia (née Zebracka le 6 décembre 1901) était originaire de Minsk (Biélorussie). Majer a été déporté de Pithiviers le 17 juillet 1942 par le convoi 6. Henia est partie de Beaune-la-Rolande, le 7 août 1942, par le convoi 16. Aucun n'est revenu. Source : Mémorial de la Déportation des Juifs de France



Parents de Lazar et Régine

Source : M. Testyler

Et il s'est rapproché d'un policier qui gardait la place, pour demander : « Laissez-moi sortir. » Et il n'y a rien eu à faire. Mais je sais qu'il y en a quelques-uns qui ont réussi à sortir comme ça, mais très, très peu. Ça a été une pincée.

♂ 12	{ 1	Szajnbuk	Mayr	1906	Vassoue	Tobuan au mari	ebeniste	P. 16 au
	2	so	Henia	1901	so	so lemm	so	
	3	so	Lajore	1931	so	C fil	.	

La famille Szajnbuk au 114 rue du Temple dans le recensement de 1936. Une fille, Régine, naît en 1938.

Source : [Archives de Paris](#) (D2M8 550 – Sainte-Avoye- vue 243/245)

Ce Vélodrome d'Hiver, c'était l'enfer, la saleté, la promiscuité... On est restés dedans je crois 3 ou 4 jours. Je ne m'en souviens même plus mais c'était un siècle. C'était une horreur ! Ces femmes qui essayaient d'arranger pour faire dormir les enfants. Mais je vois que du sang. Pour moi, le Vélodrome d'Hiver, c'est synonyme de pierre et de sang et de femmes ou qui avortent et de bébés qui pleurent. C'était terrible !

Madeleine : On est quand même un des tout premiers [autobus] à arriver au Vel' d'Hiv'. Le Vel' d'Hiv' n'est pas plein, plein, plein. Il y a déjà des bruits, des rumeurs. Et puis, ma mère essaye tant bien que mal de trouver un endroit où nous caser. On trouve un petit coin et elle nous installe là. Et ma mère se fait porter malade au Vel' d'Hiv'. Et on la transporte au milieu des pistes cyclables. Elle est sur un brancard et elle demande des médicaments, de la morphine. Et je me souviens très bien du mot morphine parce que je ne savais pas que c'était un médicament. Pour moi, la morphine, c'était le mot « mort ». Elle demande de la morphine et puis, en fin de compte, ça n'a servi à rien de se faire porter malade. Et ma mère entend des bruits qui courent, au Vel' d'Hiv, que les premiers convois vont être envoyés à Pithiviers. Ma mère automatiquement voulait aller à Pithiviers parce qu'elle savait que, là-bas, nous avions un lien avec le gardien. Et, les premiers qui sortent du Vel' d'Hiv', c'est nous en fin de compte. ([Fréquence Tel Aviv](#))

Arlette : A la suite de cela, on est partis. On savait qu'on allait certainement aller dans les camps d'internement que les hommes avaient quittés quelques mois plus tôt. Je pense que c'était au mois de mai, juin, ils ont vidé les camps français de Drancy, Pithiviers, Beaune-la-Rolande. Et les hommes sont partis malheureusement sur Auschwitz-Birkenau puisque c'est là que j'ai appris que mon père a atterri. Donc nous, on nous a fait sortir du Vélodrome d'Hiver et on nous a emmenées à la gare.

Madeleine : Et on arrive à la gare d'Austerlitz, wagon à bestiaux déjà, avec une toute petite tablette de chocolat Menier - je me souviens très bien — et une boîte de sardines. Et on est enfermés dans le wagon à bestiaux.

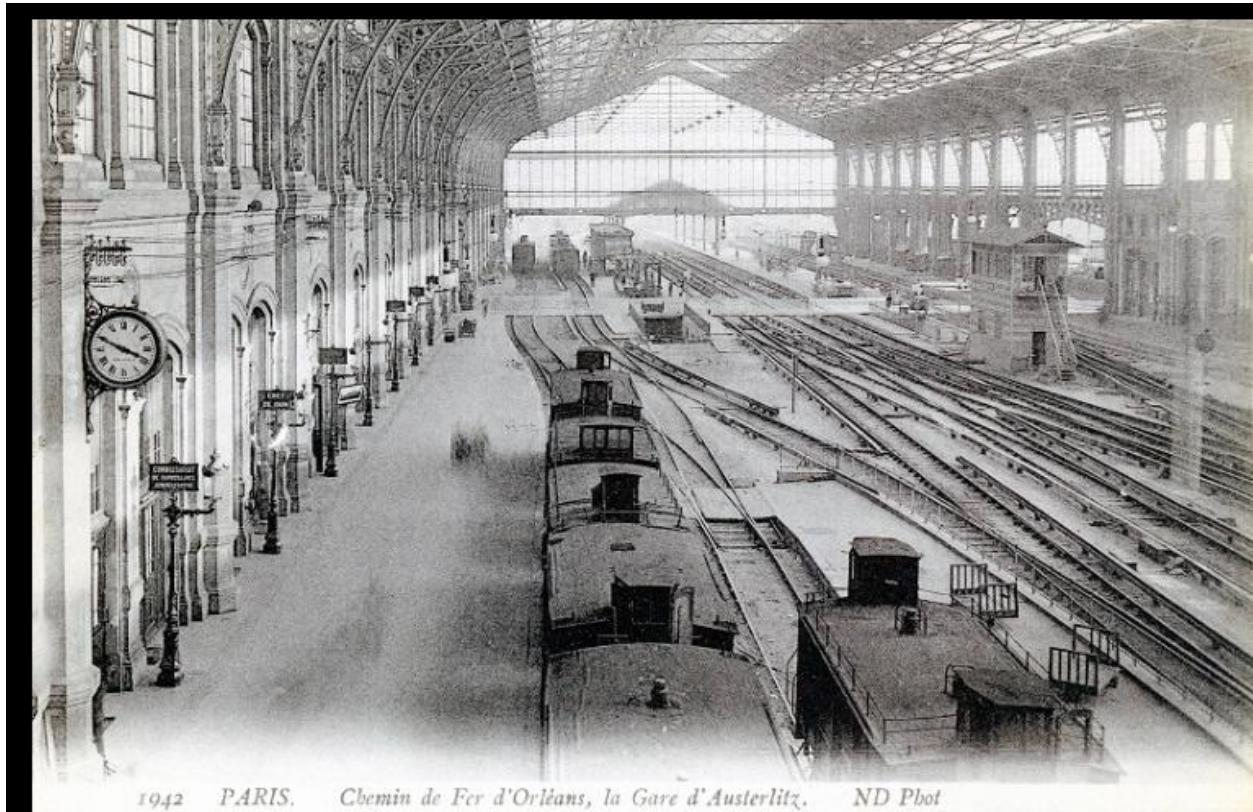
([Qualita](#))



Affiche pour les tablettes goûter Menier (années 30)

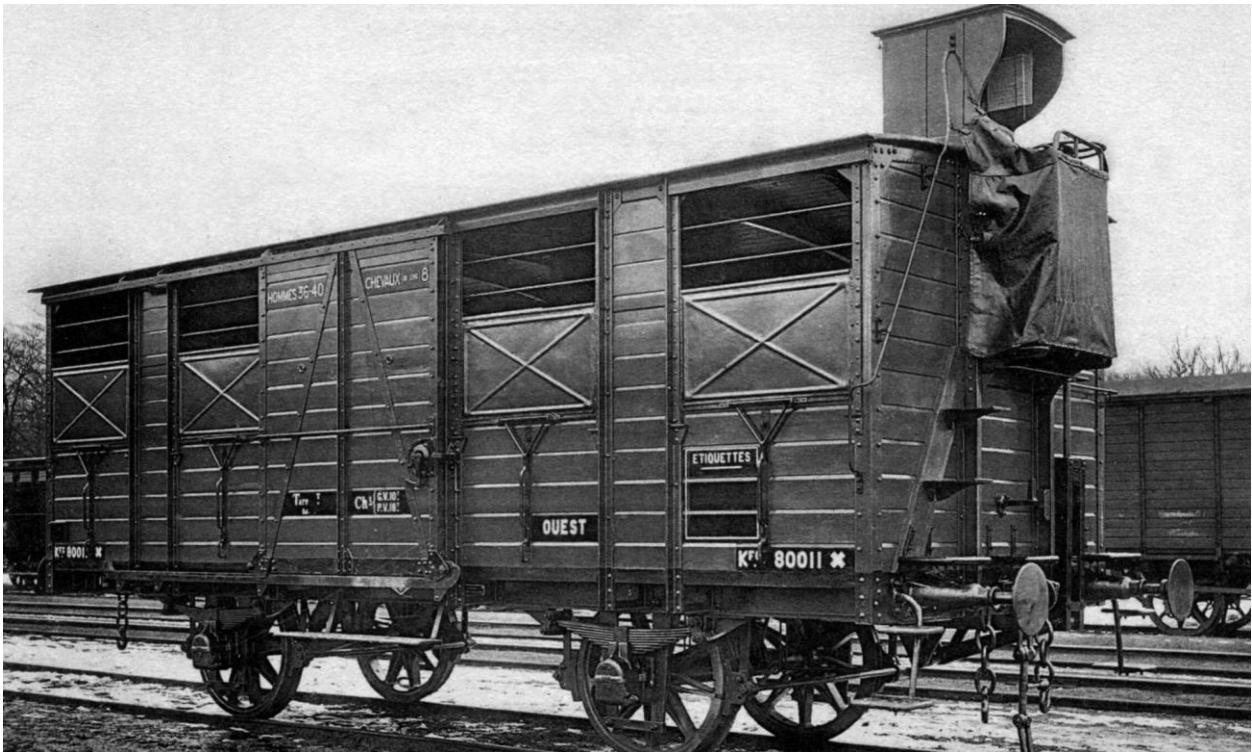
Source : [Menier mania](#)

Arlette : Et on nous a mis devant ces wagons à bestiaux qui étaient là, rangés. Et on était sur le quai. Et je me souviens très bien, avant de monter dans les wagons à bestiaux, ils ont déposé, sur le quai de la gare, des bidons de lait, pour faire une distribution de lait. Et puis, je crois une petite boîte de sardines. Enfin bon, un truc comme ça, je ne me souviens plus très bien. Evidemment, toutes ces mères qui étaient là, chacune voulait pour son enfant. Telle est la mère. D'abord son enfant, d'abord son enfant. Et puis ma mère, je me souviens très bien, a commencé à dire : « Non, on ne va pas leur montrer qu'on est des sauvages ! On va procéder en ordre. On va d'abord donner aux petits, aux plus jeunes. Et puis après, on donnera aux plus grands. » Et c'est ce qui s'est passé. Et ma sœur était une des assez grandes, des moyennes, puisqu'elle avait déjà une dizaine d'années, et je me souviens qu'elle est venue voir maman et qu'elle lui a dit : « Je voudrais encore maman. » Et ma mère lui a dit : « Non, c'est pas encore ton tour. »



Source : [Connaissance du Rail](#)

Donc, quand on est arrivés, après, on est montés dans ces wagons à bestiaux, qu'on nous a fermés. Il faisait très chaud. C'était au mois de juillet, il faisait très, très, très chaud. Et puis la petite lucarne grande comme ça, avec cette espèce de barreaux. Comment un enfant de cinq ans, de deux ans, de six ans peut aller respirer ? Ce n'est pas possible ! Alors elles avaient instauré - je ne sais pas si c'était maman ou les autres - en disant : « On va prendre les enfants les plus jeunes et, à tour de rôle, les faire respirer devant cette lucarne. » Beaune-la-Rolande était à côté, mais c'était long le temps qu'on arrive, qu'on démarre, qu'ils aient l'autorisation. Il devait y avoir des convois de priorité également, enfin, Dieu sait quoi ! Nous, on était là, attendant sous cette chaleur. Et, c'est ce qui s'est passé. Donc, on a pu être un peu organisés dans ces wagons à bestiaux parce que les enfants on les prenait... Je me vois très bien, me prenant, me faisant respirer devant ce grillage, enfin à tour de rôle. Et puis le train a démarré.



Wagon à bestiaux avec l'inscription réglementaire « Hommes 40 – Chevaux en long 8 »

Source : [Cercle Historique du Rail Français](#)

Ma mère, qui était une femme-courage comme je vous l'ai dit, voulait certainement faire passer une lettre à quelqu'un, un Français chrétien, à Paris, en disant : « J'ai donné de... » ou à propos de l'atelier ou pour faire sortir, enfin je ne sais pas. Elle a voulu faire communiquer quelque chose. Elle s'est dit, je vais écrire une lettre. Il n'y avait pas d'enveloppe mais elle a trouvé un morceau de papier et puis elle a écrit son petit mot. Et le jeter sur la voie ferrée et être sûre qu'il arrive ? Elle n'était pas sûre. Et je la vois encore prendre un billet - de l'argent - l'enrouler dans cette petite lettre qu'elle avait écrite. Elle a dû se dire : « Ça va se défaire. Je vais le jeter, ça va tomber et tout va s'éparpiller. » Je portais des nattes, j'étais blonde. Elle m'a pris des cheveux de mes nattes, et avec les cheveux de mes nattes, elle a attaché la lettre et le billet et elle l'a jetée sur la voie ferrée. Bon, c'est connu que les cheminots étaient des gens de la résistance. Et bien cette lettre est arrivée, figurez-vous, à Paris ! Elle est arrivée. Je ne sais pas ce qu'elle contenait - un message que ma mère voulait faire passer - mais ce message est arrivé. Ça, c'est fantastique quand même parce que, en se disant que peut-être les Allemands l'auraient trouvée, peut-être un des collaborateurs auraient pu la trouver - parce que la France était comme ça - eh bien non, ça a dû tomber sur des cheminots et ils l'ont fait parvenir à Paris.



Exemple de lettre jetée du train. Ici, celle de [Jean Blumenfeld](#) datée du 6 juillet 1942
Source : [Déportés Politiques à Auschwitz](#)

Hélène : Vous l'avez su par votre maman qu'elle est arrivée ?

Arlette : Ah oui, oui. D'ailleurs, elle était très contente et elle a vu, après, les gens³⁰ chez qui ça devait arriver. Cette lettre est parvenue.

Hélène : Et vous ne savez pas le contenu de la lettre ?

Arlette : Non, pas du tout. Pas du tout. Et on est arrivées dans ce camp.

Arlette : C'était au mois de juillet, il faisait beau, il faisait chaud. Ma mère espérait qu'on arriverait à Pithiviers où il y avait mon père, en se disant, « Je connais le gendarme, et tout ça », mais malheureusement, on a été dirigées sur Beaune-la-Rolande³¹. C'était un camp que l'on ne connaissait pas.

Madeleine : On roule et on passe Pithiviers et on ne s'arrête pas. Ma mère pleure, bien entendu.

« On n'est pas à Pithiviers ! » On ne sait pas où on nous amène. Et on nous amène à Beaune-la-Rolande. On arrive à Beaune-la-Rolande. Le premier convoi, le premier train qui arrive à Beaune-la-Rolande. Il n'y avait personne. Le camp était vide. ([Qualita](#))

³⁰ Il s'agit probablement de Victor et Léa Bidault, les voisins bijoutiers dont Arlette parle dans son livre (p.176)

³¹ Pour une description précise du fonctionnement du camp de Beaune-la-Rolande, lire [le rapport](#) d'André Jean-Faure à l'occasion de son inspection du 27 novembre 1941.



Camp de Beaune-la-Rolande 1941-1942
Sources : [Archives du Loiret](#)

Arlette : Et quand on est arrivées là-bas, on s'est rendu compte, comme il faisait beau, les hommes... Ils s'étaient déjà organisés puisqu'ils avaient vécu dans ce camp pendant plusieurs années donc ils avaient fait même - je me souviens très bien - devant la baraque, je me souviens qu'ils avaient fait planter des fleurs. Il y avait des petites fleurs qui poussaient. Ils étaient très organisés. Il y avait même un théâtre à Beaune-la-Rolande. Et on est arrivés dans ce camp. Et nous, les enfants, on l'a pris un petit peu comme un camp de vacances. Mais, pour les adultes, c'était très, très dur parce qu'il y avait les histoires des châlits, vous savez les couchettes où on dormait, c'était pas propre.

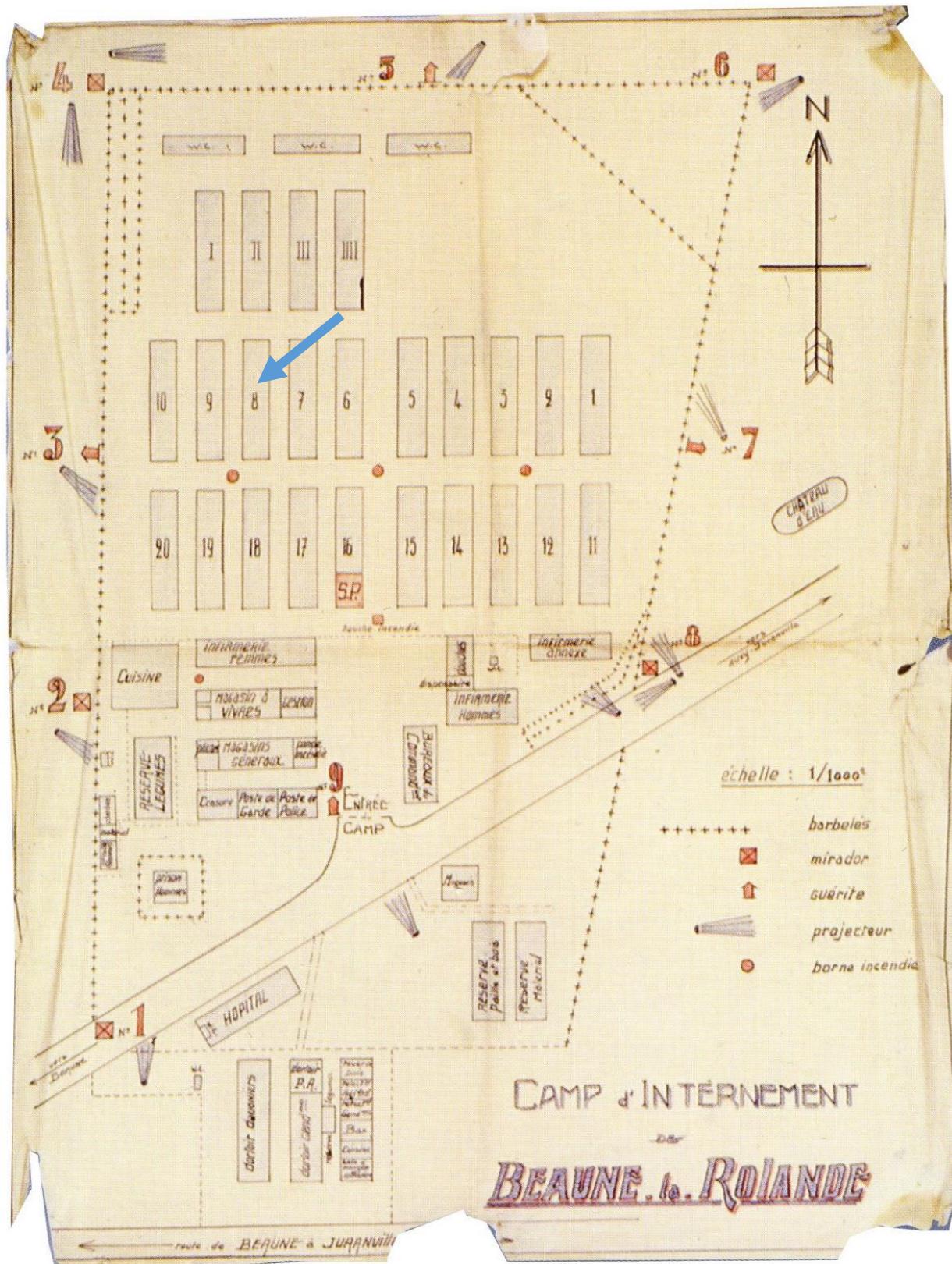


Châlits du camp de Beaune-la-Rolande³²

Source : [Cercil](#)

On venait de quitter le Vélodrome d'Hiver où il y avait eu cette promiscuité, c'était sale. Je me souviens d'une anecdote. Quand on est arrivées, ma mère a dit : « Il faut que je lave mes enfants. C'est pas possible, on peut pas rester comme ça ! Il faut laver les enfants ! » Il n'y a pas d'eau chaude alors qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle a pris quatre briques qu'il y avait dans le camp, elle a pris une bassine d'eau, et puis elle a dit : « Je vais faire chauffer, et puis on va leur laver les cheveux. Il y a des poux, il y a tout, il faut laver les cheveux, il faut laver les enfants. » Et puis, il y a un flic, un gendarme, qui gardait le camp, qui est passé et qui lui a demandé ce qu'elle faisait. Elle a dit : « Je fais chauffer de l'eau, je vais laver les enfants. » Et puis, avec sa botte, qu'est-ce qu'il a fait ? Paf, il a envoyé la bassine en l'air. Eh bien, ça n'a pas découragé ma mère. Elle a recommencé deux fois, elle a recommencé trois fois et après, quand il est repassé, il a dit : « Elle est trop têteue, qu'elle les lave ses gosses ! » Et elle nous a lavées.

³² Photographie de propagande, destinée à l'Inspection générale des camps : montrant des châlits espacés, bien rangés et équipés de couvertures, elle vise à alimenter la propagande de Vichy affirmant que les Juifs « hébergés » dans les camps sont bien traités (hiver 1941-1942) Source : [Cercil](#)



Malka et ses filles occupent la baraque 8

Source : Archives du Loiret

Madeleine : Et toujours pareil, l'enfance : on commence à jouer à cache-cache dans toutes les baraques qui sont vides. Il y a des châlits partout : des lits les uns sur les autres, trois étages. Et on nous attribue cette fameuse baraque numéro 8 avec trois châlits pour 6 personnes. Donc il y avait ma mère, cette mère de cette petite voisine,³³ ce petit garçon Lazard avec qui je dormais. La mère de Lazard dormait avec sa petite sœur et ma mère dormait avec ma sœur. Donc, nous avions 3 lits pour 6 personnes. Et ça, c'est très, très, très important pour moi de le signaler parce que nous avons vécu peut-être une semaine – 10 jours ensemble, je ne sais pas. (...) Et, on jouait. Il y avait même un théâtre à côté de notre baraque que les hommes avaient installé avec un piano. A côté des latrines, il y avait un petit jardin avec des tomates, différents légumes. Et bien entendu, les enfants, on a tout de suite massacré cette chose-là que les hommes avaient faite certainement avec beaucoup de soin. Il y avait très peu de temps entre le moment où les hommes sont partis et que les femmes et les enfants sont arrivés. Et ma mère, qui avait commencé à organiser un petit peu ce qui se passait à l'intérieur du wagon à bestiaux, dès que nous sommes arrivés à Beaune-la-Rolande, a été nommée pour travailler à la cuisine. Donc elle a travaillé à la cuisine ce qui nous a permis d'avoir une gamelle un peu plus consistante que les autres. La gamelle comprenait des haricots, des haricots et du bouillon cube. Nous avons vécu là-bas un moment. Toujours pareil à gambader, à s'amuser. Bien entendu, les poux commençaient à faire leur apparition. Les femmes se battaient pour une bassine pour pouvoir laver la tête des enfants. (...) ([Fréquence Tel Aviv](#))

Madeleine : Les enfants, on peut pas dire qu'on se rendait compte du danger. On se rendait compte un petit peu de l'aventure. On courait dans ce camp. On allait d'une baraque à l'autre. On montait dans les lits superposés. C'était un peu la grande aventure. Et quand je le dis, ça paraît tout à fait bizarre mais c'était un peu ça, parce que l'enfant ne se rend pas compte du danger. ([Qualita](#))

Arlette : Donc ça, c'était à Beaune-la-Rolande. Et on n'est pas restées longtemps à Beaune-la-Rolande, parce que ma mère a dû rentrer... Elle est rentrée, je pense, dans les bureaux, dans l'administration. Et puis, elle parlait un peu l'allemand. Et comme elle avait donné l'atelier de mon père en gage, en espérant qu'il sortirait, elle a dit : « Si ça ne l'a pas fait sortir lui, ça va me faire sortir, mes enfants et moi, il faut que ça fasse quelque chose. C'est pas possible ! » Et elle est rentrée, un jour dans la baraque, en disant : « Je vais sortir du camp ! » Et elle a été trouver une voisine qui habitait avec nous, du même immeuble, et qui était aussi à Beaune-la-Rolande, donc la maman de ce garçon, Lazare, et elle avait une petite fille de trois ans et elle l'a suppliée : « Donne-moi ta fille, donne-moi tes enfants ! » A d'autres : « Donnez-les moi ! C'est des enfants ! Puisque moi je vais sortir. » Et cette femme qui était un peu malade, je crois - elle était

³³ Hénia Szajnbuk et sa fille Régine

hémiplégique, je me souviens, elle était un peu paralysée de la face - elle a dit : « Si je garde la petite qui a trois ans, on ne me fera rien. Laisse-la moi ! »

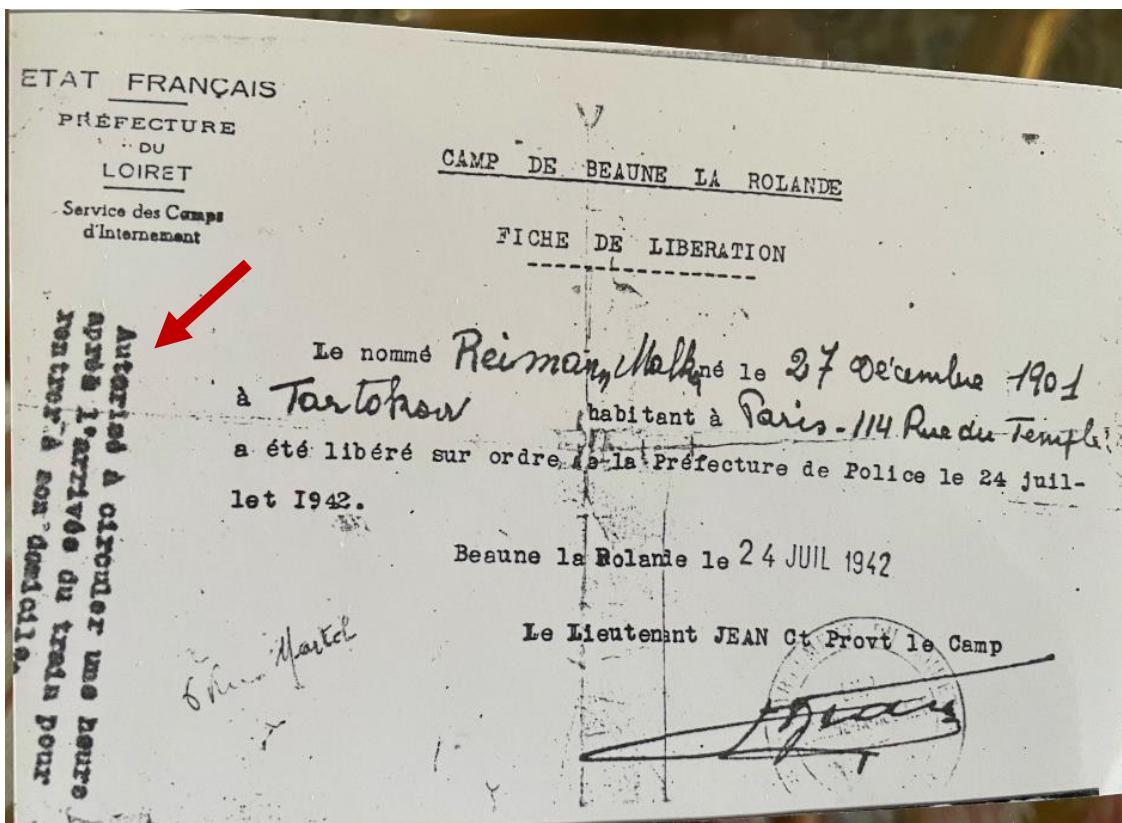


La petite Régine Szajnbuk
Source : M. Testyler

Et ma mère lui dit : « Non, donne-la moi, je vais la sauver ! » puisqu'elle était déjà sûre qu'elle allait sortir. Et elles n'ont pas voulu. Vous savez, pour qu'une mère se sépare de ses enfants... C'était terrible ! C'est dommage parce que la petite, elle aurait été, je pense, actuellement ici, vivante. Elle était belle. C'était un beau bébé, un très beau bébé. Elle était toute blonde. Avec de grands yeux bleus. Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle avait fait ? Pourquoi tant d'enfants, pourquoi ? Pourquoi tant d'innocents ? Oui, on se demande pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils avaient fait tous ces petits enfants ? De quoi étaient-ils coupables ?

Madeleine : Et au bout d'une semaine, je suppose, arrive une lettre de cette usine qui devait faire sortir mon père du camp comme quoi ils avaient besoin de ma mère à l'usine pour travailler. Et on nous libère. Et au moment de la libération, ma mère demande à cette dame, qui était avec nous, de nous confier la petite fille de 3 ans et demi au moins.

Et cette dame dit : « Non, on nous a dit que les enfants moins de 6 ans, on ne les gardait pas et que les parents seraient libérés avec les enfants. » Donc, elle ne donne pas cette enfant à ma mère et cette dame a été déportée avant les enfants. Les enfants ont été séparés des parents et après, ils ont été envoyés à Drancy et ils ne sont jamais revenus. Ils auraient pu être sauvés. ([Qualita](#))



Fiche de libération du camp et autorisation de circuler après le couvre-feu pour les Juifs qui était à 20h
Source : M. Testyler

Arlette : Eh bien, nous, on a eu la chance, on en est sorties, on est rentrées³⁴ sur Paris. Et à la suite de ça, ma mère a dû voir que c'était trop dangereux et elle s'est dit « On peut plus rester là. » Même si elle était ce qu'on appelait *utile* pour les Allemands, elle a eu très, très peur. Et les Allemands avaient mis les scellés à la maison, dans les appartements, vous savez fermés, mais elle a voulu retirer ... je crois, elle est retournée deux fois, trois fois, retirer ce qu'elle avait caché. Et on s'est retrouvées en ...

³⁴ Pour plus de détails sur cette libération et les péripéties de leur retour à Paris, lire l'ouvrage d'Arlette (pp. 112-113, pp.116-117, pp.12-121)

Hélène : Vous avez le souvenir où vous étiez quand vous êtes allées à Paris. Etes-vous retournées vous-même dans l'appartement ?

Arlette : Non, on n'est pas retournées dans l'appartement, je me souviens, on n'est pas retournées dans l'appartement.³⁵

Madeleine : Nous sommes arrivées à la gare d'Austerlitz, probablement une heure après le couvre-feu, et on nous avait donné l'autorisation de circuler dans Paris. Il y avait déjà les scellés sur l'appartement³⁶. Donc, on nous ouvre les scellés. Quand nous sommes arrivées à Paris, après ce fameux couvre-feu, ma mère a continué à travailler un peu pour les Allemands. Il fallait qu'elle justifie. Elle nous a envoyées, toujours en nourrice, plus à Pithiviers puisque ce monsieur-là avait peur de nous garder. Mais par la suite nous sommes retournées à Pithiviers. Et là, nous avons été en nourrice à Vendôme, dans le Loir-et-Cher. Je pense que c'est l'O.S.E. qui nous a fait rencontrer certaines familles. ([Fréquence Tel Aviv](#))

Arlette : Non, non, on est parties directement. Je pense que maman avait trouvé une filière qui avait été... Tenez, je ne l'ai su que maintenant parce que les documents sont arrivés d'Amérique maintenant. Et c'était une filière qui était faite par le dispensaire de la rue Amelot³⁷. Il y avait, avant la guerre, un dispensaire dans la rue Amelot qui s'occupait de mettre des enfants en vacances, pour ceux qui n'étaient pas des privilégiés, parce que pas tout le monde partait comme maintenant - les colonies ou les trucs comme ça - donc on plaçait des enfants dans des familles françaises, et la colonie scolaire payait ces familles françaises dans ces fermes et ça permettait aux enfants de Paris d'avoir du bon air. Et ces gens-là cachaient déjà des enfants. Les assistantes sociales³⁸ avaient placé les enfants dans ces familles, et les autorités, si certaines personnes posaient des questions, on leur disait : « Bon, c'est des petits Parisiens. Ils n'ont pas grand-chose à manger à Paris, donc on les place dans les fermes, dans les familles. » Mais ils ne savaient pas que c'étaient des enfants

³⁵ Les témoignages d'Arlette et Madeleine se contredisent. Il est probable qu'Arlette confond avec leur retour à Paris en 1944 lorsqu'elles n'ont pu récupérer leur appartement tout de suite car il était occupé par une autre famille.

³⁶ C'est sous le nom d'Opération Meubles qu'Alfred Rosenberg organise le pillage des biens juifs au profit des administrations allemandes dans les régions occupées à l'Est. Dès le début de l'année 1942, l'Einsatzstab pille systématiquement les appartements laissés vides par leurs occupants juifs. Les scellés sont d'abord placés sur les appartements. Source : [Le pillage des appartements et son indemnisation](#)

³⁷ ou Comité de la rue Amelot : groupe d'aide sociale aux familles juives démunies. En plus des cantines, le comité organise des collectes d'argent, distribue des repas, des vêtements et des soins médicaux. En août 1940, l'O.S.E. se joint à lui. Progressivement, les activités deviennent clandestines : fourniture de faux papiers et de fausses cartes d'alimentation et surtout prise en charge d'enfants libérés des camps ou dont le père est interné. Ces enfants sont placés dans des familles nourricières. Source : [Juifs en Résistance](#)

³⁸ Ecouter le témoignage de [Micheline Bellair-Cahen](#), assistante sociale et membre de la filière du comité Amelot.

juifs. Donc, ma mère avait dû entendre parler de cette filière, et on est arrivées justement dans un... Eux³⁹, ils étaient dans des petits villages solognots, qui était à Pezou. Et nous, on est arrivées chez une des sœurs, et toutes ces familles puisqu'ils se connaissaient – c'était des cousins, des petits cousins, des beaux-frères, des belles sœurs - qui habitaient à Vendôme. Et nous on est arrivées à Vendôme dans une famille⁴⁰ comme ça qui gardait des enfants, qui avait des enfants. Bon, à cette époque, moi je la prenais pour une femme déjà mûre, et j'ai appris maintenant qu'elle n'avait que 25 ou 27 ans et elle a eu des enfants donc après la guerre. Bon, c'est vrai que ma mère la payait pour nous garder mais c'était des braves gens parce qu'ils risquaient leur vie.



Source : Google Map

Tous les jours, ils risquaient leur vie à cacher des enfants juifs. Et elle avait aussi un neveu⁴¹ à elle. Et j'avoue que chez elle, on a été très, très bien traitées parce qu'elle ne faisait pas de différences. Il y avait son neveu, il y avait nous, ma sœur et moi. Et puis, il y avait ma mère aussi⁴². Mais si l'on faisait une bêtise - et Dieu sait ce qu'on lui en a fait voir ! On a fait des tours pendables comme les enfants faisaient parce qu'elle partait au ravitaillement sur son vélo pour qu'on puisse avoir de... on mangeait du beurre, de la crème, on avait des œufs. Elle nous disait : « Bon, la vaisselle de la veille, vous la ferez ! Je mets la clé en haut d'une poutre et en revenant de l'école, vous faites la vaisselle ! » Et puis nous, on poussait la clé. Et quand elle revenait, on disait : « On n'a pas trouvé la clé. » Bon, il y avait une claque à une, il y avait une claque à

³⁹ Par «eux», Arlette fait probablement référence à Lili Pint et les autres enfants avec lesquels la petite voisine avait été envoyée se cacher.

⁴⁰ Jean et Jeanne Philippeau qui résidaient au 76 rue de la Marre. Dès l'été 1942, Lili Pint avait été cachée grâce à la même filière dans le village de Pezou chez Marcel et Andrée Papon. Marcel Papon était de fait le frère de Jeanne Philippeau. Peu après, les Philippeau accueilleront en plus Paulette Jakobowicz qui habitait au 116-118 rue du Temple et André Fickam.

⁴¹ Jacquot

⁴² Madeleine explique « Ma mère est venue nous rejoindre quelques semaines après avoir travaillé pour les Allemands puisqu'elle ne voulait pas le faire. C'était uniquement pour pouvoir faire sortir mon père et quand elle s'est aperçue qu'il n'y avait rien à faire, elle est venue nous rejoindre à Vendôme. » ([Fréquence Tel Aviv](#))

l'autre et à son neveu. On était tous à la même enseigne et c'était très, très, très agréable. Ces gens-là, lui, il était paralysé d'une jambe, il travaillait dans une usine, il y avait une usine à Vendôme, une usine de sabots⁴³. Il était paralysé d'une jambe et il allait travailler à vélo. Il avait un vélo qui avait juste une roue⁴⁴ qui marchait et revenait. Il avait un jardin. Il cultivait de tout dans ce jardin : il faisait des salades, des asperges, des fraises. Il me donnait beaucoup de fraises, de choses comme ça. Jusqu'à présent, c'est mon fruit préféré. Et il m'a fait connaître la nature. Je passais des heures avec lui dans ce jardin. Et on y est retournés, il n'y a pas tellement longtemps. Je le voyais grand, il est tout petit. Puis, il y avait un puits, au milieu. Il n'y avait pas l'eau courante alors on puisait l'eau, comme ça, au puits. Et puis, l'été quand il faisait beau, on faisait chauffer l'eau et on prenait un bain dehors. C'était une enfance, encore un fois, pour moi protégée.



Le couple Philippeau entouré de Lili Pint, Mireille Papon, Jacques (Jacquot) et Claude⁴⁵, André (Dédé) Fickam, Paulette Jakobowicz
Photo annotée par Madeleine Testyler

⁴³ L'usine Bourdon

⁴⁴ Le vélo n'avait probablement qu'une seule pédale (et non roue) que Jean actionnait avec sa jambe valide.

⁴⁵ Les deux frères Jacques et Claude étaient les fils de la soeur de Jeanne Philippeau et Marcel Papon.

Arlette : Je pense que pour ma mère, ça a dû être beaucoup plus stressant, parce qu'à cette époque on a vécu sans papiers. On allait à l'école sans papiers. Donc, il devait y avoir quand même des complicités parce que, dans ces villages, pour aller à l'école et ne pas être inscrit sur les effectifs, il avait dû y avoir quelque chose qui s'est passé. Et en plus, on n'habitait pas loin de la FeldKommandantur. Il y avait des Allemands qui passaient tout le temps⁴⁶. Je me souviens de ma mère qui tremblait parce que j'étais très blonde, j'étais toute menue. Puis il y avait toujours un Allemand qui passait, qui me prenait dans les bras, qui me faisait sauter en l'air, qui me disait « Une petite Mädchen comme ça » il avait laissée dans son village. S'il avait su que c'était une Mädchen juive qu'il avait dans les bras... Il y en a même un qui m'a rapporté une poupée, un jour qu'il est revenu de permission d'Allemagne. Comme quoi il ne savait pas qu'il y avait des enfants juifs ; comme quoi malgré ce qu'Hitler a dit, les caractéristiques, c'est que du pipeau tout ça parce que, quand on est une enfant, qu'on soit blond, qu'on soit brun... J'étais très blonde, c'est vrai, ma sœur était très brune, bah ils les avaient en face d'eux tous les jours. Et on a vécu comme ça pendant des années, jusqu'à la libération, avec ma mère, sans papiers.



Photo prise à Fontaine chez les Papon
(de g. à dr. Mireille Papon, Madeleine, Arlette, André Fickam, Lili Pint, Paulette Jakobowicz, Claude Papon)
Source : A. Testyler

⁴⁶ Dans son livre, Arlette raconte que la maison des Philippeau était située juste en face du bordel "Chez Madame Raymonde" que les Allemands aimaient à fréquenter aux 63-65 rue de la Marre (p.136 et p.139)

Madeleine : Je m'appelais toujours Madeleine. Au lieu de m'appeler Reimann – A deux N – je m'appelais Reiman – AN. A Vendôme, je vais à [l'église], je vais au patronat, je porte ma croix. Il fallait jouer le jeu quand même.

(Fréquence Tel Aviv)

Donc je suis scolarisée un jour oui, un jour non. Je vais à l'église toujours avec ma petite croix. Et je vais au catéchisme. Je connais les prières de A à Z. Je peux vous les réciter en français et en latin jusqu'aujourd'hui. Je continue toujours à dessiner, à peindre. Toujours, toujours. (Qualita)

Hélène : Je veux vous demander, votre père, vous avez su en 42 qu'il était parti mais c'était quelque chose qui paraissait clair ou... Votre mère en parlait ?

Arlette : C'est-à-dire que ma mère, pendant la guerre, n'en parlait pas. On savait puisqu'elle avait reçu ce papier « Parti en destination inconnue ».

Hélène : Vous saviez qu'il avait quitté Pithiviers, c'est tout ?

Arlette : Oui, c'est ça. C'est ça puisque, nous, on y était après. On savait qu'il y avait les femmes qui avaient pris les camps et après il y avait... Et c'est en arrivant au Vélodrome d'Hiver, lors du Vélodrome d'Hiver, qu'on a commencé à entendre parler de ce *pitchipoï*, en disant « On va aller à *pitchipoï* ». Et tous les enfants parlaient d'aller à *pitchipoï*. Mais, on se rendait pas compte que *pitchipoï*, c'était le néant. Donc, quand on en parlait après la guerre, on disait « C'est vrai qu'ils disaient qu'ils allaient à *pitchipoï* ! » Et je me disais, « C'est vrai qu'on disait qu'on allait aller à *pitchipoï* ! » Mais *pitchipoï*, c'était Auschwitz, c'était Birkenau, on savait pas nous. Mais ma mère pensait que mon père allait revenir. Elle était sûre qu'il allait revenir. C'est pour ça, je pense, qu'elle s'est maintenue. Elle était très courageuse. Elle était très forte. Pendant toute cette époque, elle a été très forte. C'était une excellente cuisinière. A Vendôme, il y avait la vie qui continuait. Dans les campagnes, la vie continuait. Il y avait des communions, il y avait des choses comme ça. Et puis, comme beaucoup de mères juives, elle faisait très bien la cuisine. Elle faisait les challah. Pour les non-juifs, c'était des brioches. Donc, pour les communions, « On va demander à l'Alsacienne » - parce qu'on l'appelait l'Alsacienne ; elle avait un accent quand même, elle passait pour une Alsacienne - « On va demander à l'Alsacienne. Elle va faire les gâteaux pour les communions. » Et ma mère faisait des gâteaux. Elle était bonne couturière aussi. Elle devait être adroite de ses mains. Et on a vécu comme ça jusqu'à la fin de la guerre, cachées, sans papiers. Pour elle, ça devait être dur mais moi, personnellement, je

n'en ai pas souffert. J'aimais bien cette vie de nature, cette vie de... On allait moitié à l'école parce que les effectifs des professeurs étaient réduits. Donc une semaine ou une journée, c'étaient les garçons, une semaine, c'étaient les filles, ou vice et versa. Donc, on allait que des demi-journées à l'école. On avait des lapins dans cette maison où on était. Donc, elle nous envoyait apporter de l'herbe aux lapins. Alors, on passait l'après-midi entier à ramasser de l'herbe alors qu'en dix minutes, on aurait pu ramasser un sac d'herbes. On y passait des journées. On allait dans les vignes, on se gorgeait de raisins même pas mûrs. Ça pouvait donner des coliques mais ça fait rien. Je ne peux pas dire que j'étais malheureuse à cette époque. Les seules choses que je me souviens d'enfer, c'est le vélodrome d'hiver et l'après-guerre. Alors que d'autres, c'était vraiment pas pareil. J'avoue que j'ai été peut-être plus inconsciente, peut-être trop jeune, je ne sais pas. Ou très protégée, tout au moins, ça c'est sûr !

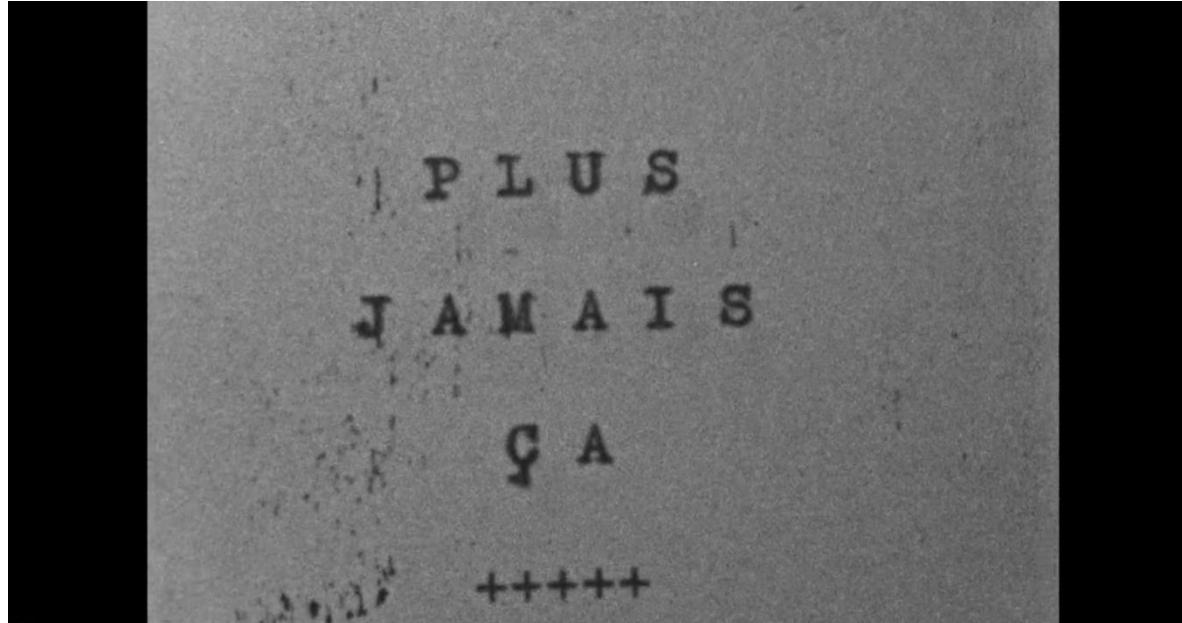
Hélène : C'est plutôt très protégée par votre mère qui a dû vraiment ...

Arlette : Par ma mère puis par ceux qui m'entouraient aussi parce que les familles qui nous ont cachées, faut pas oublier, elles devaient risquer beaucoup. C'est vrai qu'elles étaient rémunérées mais enfin, elles risquaient quand même. L'argent paye pas la liberté et le risque qu'elles encourraient, je pense quand même. Ou elles étaient inconscientes, je ne sais pas si ces familles étaient inconscientes, mais enfin beaucoup étaient conscientes. Récemment d'ailleurs, on a été rendre un hommage dans ces villages. D'ailleurs, on savait pas... Parce que quand on se rencontrait dans les communions, on voyait un enfant, on voyait un autre enfant, mais on ne savait pas que lui, il était juif et puis eux ils ne savaient pas qu'on était juif. Et puis, à la Libération, les Américains ont pris tous ces documents dans tous ces villages, et les ont emportés aux Etats-Unis pour les classer. Et, c'est seulement au bout de 50 ans qu'ils ont renvoyé tous les documents en France. Et c'est de là qu'on a commencé à savoir qu'on était, je ne sais pas, beaucoup d'enfants cachés. Alors d'abord, on a cru qu'on était deux ou trois ou quatre ou cinq, puis il y en a un qui a commencé à dire -parce qu'il y a un jeune garçon qui était caché, bon maintenant c'est un adulte, et sa femme travaille dans la radio juive actuellement en France, puis qui a dit - « Je pense que la femme de Yossélé (parce que mon beau-frère⁴⁷ fait l'émission en Yiddish à la radio juive) elle était aussi cachée. » Et ça a fait boule de neige, et c'est comme ça qu'on a pu savoir et voir qu'on était cachés, qu'il y avait pleins d'enfants qui étaient là.

⁴⁷ Nous apprenons plus loin que les deux soeurs Reimann, Madeleine et Arlette, ont épousé deux frères Yossélé (Joseph) et Szlamek (Charles) Testyler.

CASSETTE 3

Hélène : Donc, maintenant, nous sommes au moment de la fin de la guerre, pouvez-vous nous raconter comment tout ça... ?



Cliquer sur l'écran pour visionner le film amateur d'un Vendômois montrant la libération de la ville⁴⁸

Source : [Clicic](#)

Arlette : Comment on a vécu la fin de la guerre ? On a été libérés par les Américains. On a été très bombardés⁴⁹ parce qu'à Vendôme, je sais pas, il y avait les lignes des chemins de fer, on habitait près des lignes des chemin de fer. C'était une ville où on a eu la chance d'avoir des champignonnières, vous savez ces caves où les champignons poussent. Et on a vécu dedans pendant les grands bombardements où la ville a été bombardée -on avait peur des V2, des V1, tout ça- et on vivait dans ces champignonnières.

⁴⁸ « Je viens de voir le film sur Vendôme et il y a une plaque pour un dénommé Bedu qui est tombé à Vendôme en août 44. Je me souviens avoir été à l'école primaire -on disait communale à l'époque- avec sa fille qui s'appelait Arlette Bedu, qui devait être dans ma classe je crois. Et je me souviens de la rentrée : tout le monde était autour d'elle parce qu'elle venait de perdre son papa. Elle était habillée avec un tablier bleu et blanc, à petits carreaux, et je me souviens très bien de cette petite fille. » (message vocal envoyé par Madeleine le 2 juin 2022)

⁴⁹ *Plus jamais ça* à partir de 6:00



© Laurence Mary

Champignonnière

Source : [Bien plus qu'une place](#)

Et ma mère avait toujours très, très peur donc elle avait fait construire une espèce de grand lit, je me souviens très bien, j'avais l'impression qu'il faisait au moins 5 mètres de long, je ne sais pas pourquoi. Monté tout en bois, c'étaient des planches très rudimentaires, et elle avait installé ça et on était beaucoup de familles et on vivait dans ces champignonnières-là. Et c'était très amusant, toujours très amusant parce que Vendôme est une ville magnifique, très historique. Et il y avait ce château, et nous, on était sous le château puisque ces champignonnières-là...



Ruines du château de Vendôme

Source : [Vendôme Tourisme](#)

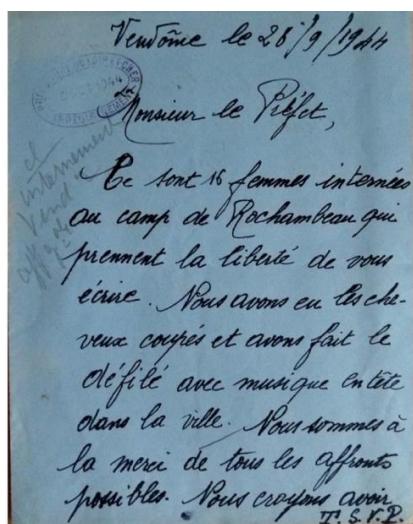
Et donc on a été libérés par les Américains⁵⁰. Je me souviens bien des Américains quand ils sont arrivés avec leur chewing-gum, leur *sam-sam gum*⁵¹, leur chocolat, on ne savait plus ce que c'était. Ah oui, c'était magnifique !



13 août 1944

Source : [La Nouvelle République](#)

C'est vrai qu'il y avait des filles qui avaient certainement couché avec des Allemands ou des choses comme ça, alors on leur a rasé la tête⁵². Moi, ça m'avait très impressionnée.



Lettre-pétition signée par 16 femmes tondues à Vendôme (ACDL 1375 W 140)

Source : [Histoire 41](#)

⁵⁰ Plus jamais ça à partir de 12:37

« Je me souviens avoir défilé dans les rues. Maintenant je ne peux pas voir le film au ralenti mais je suis sûre avoir participé à un défilé identique dans les rues de Vendôme après la Libération. » (ibid.)

⁵¹ Autre manière de dire « chewing-gum » pour les enfants ?

⁵² Plus jamais ça à partir de 18:50

« Bien entendu, les femmes rasées non seulement je les ai vues défiler mais j'ai vu comment on rasait les têtes à l'époque. » (ibid.)

Donc les Français, les soi-disant FFI, il y en avait peut-être qui n'étaient pas tout à fait des FFI, il y avait peut-être des FFI, il y avait des résistants, les vrais, les moins vrais, vous savez. Et puis, ils avaient rasé les têtes de ces pauvres malheureuses parce qu'on peut dire en fait que c'étaient des malheureuses, parce que je pense que si elles se prostituaient ou si elles couchaient avec des Allemands, c'étaient pas tellement pour dénoncer ou collaborer. Pas dans ces campagnes-là. C'était pas à ce stade-là. C'était pas des espionnes, c'était pas ça. Et elles défilaient dans les rues comme ça, dans les camions, la tête rasée⁵³.



Source : [Histoire par l'Image](#)

Alors après, ça a été la mode des grands turbans⁵⁴. C'est comme ça qu'est venue la mode des turbans parce que les filles justement pour cacher leur calvitie.



Turbans conçus par des maisons parisiennes dans les années 40

Source : [Digital Archives](#)

⁵³ Pour plus d'informations, lire [La répression des femmes coupables d'avoir collaboré pendant l'Occupation](#)

⁵⁴Pour savoir comment se mettre un turban: <https://www.youtube.com/watch?v=8ymzUYtbKD8>

Et puis, il restait que quelques Allemands qui étaient encore dans la ville, qui s'étaient rendus. Et il y avait le Loir, la rivière le Loir qui passait, et qui était toujours très sale comme toutes les rivières. Les résistants n'ont rien trouvé de mieux que de faire descendre ces Allemands et ces collaborateurs dans cette rivière et de nettoyer tous les égouts avec les pelles et tout ça. Et nous, les enfants, on allait voir ces soi-disant collaborateurs, ces Allemands. C'était encore une histoire, une continuité de jeu, c'était pas dramatique. Dans mon esprit, c'était toujours pas dramatique. Pas plus de les voir, je ne les regardais pas comme des ennemis parce que pour moi, ils ne m'avaient encore rien fait de mal à cette époque. J'étais persuadée que papa allait revenir. C'était pas question qu'il ne revienne pas, vous comprenez ? Ma mère était là, ma sœur était là.

Hélène : Mais votre mère ne vous disait rien, elle ne vous racontait pas ?



Source : [Shoah Foundation](#)

Arlette : Bien ma mère pleurait, ma mère attendait, ma mère était quelqu'un qui pleurait, qui attendait son amour d'enfance qui allait revenir, quoi. Elle, c'est ça qu'elle attendait. Et puis, quand les bombardements se sont arrêtés, on est restées, nous, un tout petit peu. Je pense qu'elle, elle est revenue sur Paris et, tous les jours, elle allait à la gare de l'Est, attendre les convois qui arrivaient avec les déportés et puis son mari qui ne revenait pas. Et puis pour elle, c'était pas son mari mais c'était son amour qui ne revenait pas. Cet amour d'enfance qui ne revenait pas. Quand je pense que moi, ça fait près de 40 ans, plus de 40 ans, que je vis avec mon mari ! J'ai ce bonheur, j'ai cette chance et elle, elle n'a pas eu ... combien ? Elle n'a pas eu 10 ans à vivre avec lui. Cet amour d'enfance qu'elle attendait toute sa vie. C'était deux enfants qui s'aimaient,

ils étaient du village. Ils étaient même petits cousins. C'était son dieu, c'était son amour ! Il l'a fait venir de Pologne pour la combler de cadeaux. Elle a été comblée de cadeaux, de fourrures, de bijoux. Elle a tout eu mais si court, c'était pas... Elle attendait. Et puis, donc l'hiver 45. Donc, entre juillet, la Libération en 44, ça a été comme dans une espèce de petit tourbillon. Je voyais maman qui attendait, qui espérait, et puis papa qui revenait pas.

Madeleine : Ma mère va tous les jours à l'hôtel Lutetia. Elle pleure, elle revient et papa n'est toujours pas là.

([Qualita](#))



Proches de déportés devant le Lutetia au printemps 1945

Source : [cnrd](#)

Hélène : Vous étiez restées à Vendôme ?

Madeleine : A la Libération, ma mère nous a envoyées directement à Pithiviers parce que l'appartement, qui était l'appartement de mes parents, était occupé. Donc, on ne pouvait pas rentrer dans cet appartement. (...) Nous sommes retournées à Pithiviers. Cette fois-ci plus à l'église mais toujours dans cette famille où ce monsieur⁵⁵ avait été arrêté après la guerre. Bien entendu puisqu'il travaillait dans le camp ! Et ma mère a témoigné comme quoi il avait sauvé des enfants juifs et même d'autres Juifs qui étaient cachés à Pithiviers. ([Fréquence Tel Aviv](#))

⁵⁵ Emile Schiffmacker

Arlette : On était restées à Vendôme et on était revenues aussi. On avait deux appartements qui avaient été réquisitionnés par les Français. Alors donc, on n'avait plus où habiter. On avait deux grands appartements : un où il y avait l'atelier de mon père au cinquième étage ; nous on habitait au troisième étage. Les appartements étaient grands puisqu'on avait même des salles de bain avant la guerre, des trucs comme ça. Tout ça donc, c'était grand. Mais les appartements avaient été réquisitionnés. Le temps qu'elle récupère au moins un des appartements, elle nous a laissées à Vendôme⁵⁶. Et après, on habitait dans le 14ème⁵⁷ jusqu'à ce qu'elle le récupère. Mais moi, je ne la vois qu'attendre papa, attendre papa, espérer qu'il revienne. Et puis, je me souviens, un jour elle est revenue, elle pleurait et je lui ai dit : « Pourquoi tu pleures ? » Elle dit : « J'ai vu quelqu'un qui a vu papa. » Et elle a dû me dire que c'était à Auschwitz. Et moi, dans ma tête de petite fille, ça me disait rien. « Et puis il paraît qu'il était malade et qu'il avait le typhus. » Le typhus, c'était une maladie bizarre, ça devait être très grave, pour moi, dans mon idée. « Et il avait le typhus et puis, depuis, pas de nouvelles. » Et puis, c'est tout ce que l'on savait de lui. Et on a attendu les derniers, les derniers transports. Elle espérait encore jusqu'au jour où quelqu'un a dû lui dire « Je crois qu'il est passé dans la chambre à gaz après le typhus. Il est sorti du Revier⁵⁸ que pour aller dans la chambre à gaz. »

Madeleine : J'ai attendu pendant peut-être 2 ans. J'étais sûre qu[e mon père] allait revenir. Je faisais même des rêves. J'ai même un rêve très, très précis comme quoi il était dans un village près de la Roche-Posay. J'ai encore cette adresse-là. Je ne sais pas si ce village existe mais, dans mon rêve, c'était dans un petit bois près de la Roche-Posay et il était caché là-bas. Il faut dire que j'étais une petite fille, comme beaucoup de petites filles, mon papa, c'était le plus beau. Et très amoureuse de mon papa. C'était le plus beau. ([Qualita](#))

Source : M. Testyler



⁵⁶ Le témoignage des deux sœurs ici diffère

⁵⁷ au 14 rue Pernety

⁵⁸ Nom donné à l'infirmerie dans les camps

Madeleine : Je suis en possession, quelque chose de très, très rare d'ailleurs, parce que beaucoup de gens disent « Mon père (ou mon mari) est mort à Auschwitz », sans vraiment avoir de trace. Moi, je suis allée à Auschwitz pour voir ce que je pouvais trouver et j'ai trouvé une trace comme quoi mon père est mort en 1942, novembre si mes souvenirs sont exacts. En novembre 42, au Revier, c'est-à-dire à l'hôpital, du typhus, je suppose. Qu'il travaillait dans les Kanada, c'est-à-dire qu'il déchargeait les wagon Et j'ai le certificat de décès. Donc, j'ai demandé « Comment se fait-il que j'aie le certificat de décès ? » On m'a dit que, jusqu'en 42, on pouvait encore avoir des certificats de décès. Après 42-43, au moment de l'arrivée des Hongrois, ils ont cessé de faire des certificats de décès étant donné que les fours crématoires travaillaient au maximum et qu'ils n'enregistraient plus. Et moi, je l'ai ce certificat. Et j'ai fait d'ailleurs un grand, grand, grand tableau où j'ai mis tous les documents dessus, en collage, avec différentes choses pour pouvoir avoir un souvenir de ce qui s'était passé. ([Fréquence Tel Aviv](#))



Sans titre (2,50 m x 1,60 m)

Arlette : Alors là, on a senti que ma mère avait quelque chose qui se brisait. C'était fini. Pas de raison de vivre. C'était terminé. Et elle est tombée malade. Elle pleurait. Elle pleurait jour et nuit. Elle est tombée malade, elle a ... la tête... Un jour, elle est tombée du train. On nous l'a ramenée et elle souffrait le martyr de la tête. On l'a ramenée de l'hôpital, elle pleurait : « Il faut me donner de l'opium ! Donnez-moi quelque chose, je peux plus ! » Vraiment, elle était très mal. On l'a emmenée à l'hôpital et je voulais qu'elle se batte. Je me souviens, ma soeur lui a dit, à l'hôpital : « Mais maman, nous on est là. On est là. » Et ma mère lui a dit : « Je vous laisse assez. » C'est vrai qu'il y avait de l'argent, c'est vrai qu'il y avait les moyens. « Moi, j'ai besoin... Je veux revoir papa. » Et ça devait être très dur pour ma soeur aussi d'entendre une mère qui dit : « Je baisse les bras ! » Alors qu'elle s'était battue tout le temps. Tout le temps. Elle était vraiment une femme courageuse. Elle était forte. Et elle dit : « Non, moi je veux revoir Papa, je veux revoir Papa. » Et elle est décédée en ayant que ça en tête, en voulant voir son mari, son amour qu'elle n'avait pas pu continuer. Qu'est-ce que c'est que dix ans, même pas, dans une vie de femme ? C'est rien. Et elle s'est laissée mourir. Et elle est morte en janvier 46. Donc, vous voyez, de juillet 45 à janvier 46, c'est vraiment attendre jusqu'à la fin et puis se dire : « Eh bien non, mon petit amour d'enfance, c'est fini. »

Le sept Janvier mil neuf cent quarante-six, vingt-trois heures cinquante, est décédée en son domicile
114 rue du Temple, Malka ZOLKWER, née à Tartakow(Pologne), le vingt-sept Décembre mil neuf cent un,
fourrueuse, fille de Julia ZOLKWER et de Keila LAM, époux décédés.- Epouse de Abraham REIMANN.- Dressé
le huit Janvier mil neuf cent quarante-six, treize heures cinquante, sur la déclaration de Michel
WECHSLER, quarante-quatre ans, fourrure, 9 rue Charlot, qui, lecture faite, a signé avec Nous, Robert
PINDON, Adjoint au Maire du Troisième arrondissement de Paris./.

21

Zolkwer
je Simumen

Acte de décès de Malka
Source : [Archives de Paris](#) (3D168 - vue 2/31)

Madeleine : Ma maman... je ne peux pas dire qu'elle s'est suicidée mais presque. Ma maman pleurait. Elle était mère mais elle était certainement plus femme que mère. Et elle pleurait tous les jours, tous les jours, tous les jours. Et elle est morte d'un cancer au cerveau. Et à l'époque, on trépanait mais dans le dépit du bon sens. Et elle est morte quelques mois après la libération. ([Qualita](#))

Arlette : J'avoue que le jour de l'enterrement, je me vois encore au cimetière à Bagneux, devant sa tombe, et quand on l'a descendue, j'étais malheureuse, c'est sûr, mais je lui en ai voulu. Pourquoi elle m'a abandonnée, pourquoi elle m'a laissée alors qu'elle avait été là tout le temps ? Pourquoi nous laisser là ? Ça a été mon premier sentiment. Et pendant longtemps, j'avoue, longtemps, des années, je comprenais mais je lui en ai voulu beaucoup de nous avoir abandonnées. Beaucoup, beaucoup. Oui, ça c'était la seule chose que je pouvais en vouloir à maman, c'est de m'être sentie abandonnée, d'être seule, comme ça. Je me disais : « C'est pas normal qu'elle nous abandonne ! » Et, c'est ce qui s'est passé. Et alors là, alors que tout ce que vous ai dit, cette période de guerre, qui aurait dû être dure, a été pour moi privilégiée quand même parce que j'avais ma mère, j'avais ma sœur – manger ? Je n'étais pas une grosse mangeuse, je ne souffrais de rien, j'étais bien, j'ai connu la nature, j'ai connu de belles choses - ça a été la descente aux enfers, l'horreur parce qu'on n'avait pas vraiment de famille. Il y avait un soi-disant beau-frère de ma mère qui était venu, le mari de sa sœur qui était revenu de je ne sais pas où. Et puis tout le monde a tout pris, tout le monde s'est servi. Et nous, on n'avait plus rien. On n'avait pas seulement pas de papa, pas de maman mais tous les biens, tout ce qu'ils ont laissé, tout le monde se servait. Et nous, on était là toutes seules, toutes les deux, livrées à nous-mêmes. C'était très dur. Et puis, je me suis dit que ce n'est pas possible. Comment ? Et puis dans mon esprit, maintenant je m'en rends compte, je tournais comme un zombie parce que je n'avais pas de références, je m'accrochais donc à ma sœur. On n'a pas grande différence. Elle n'a que 16 mois de plus que moi. Elle était plus mûre que moi. Mais pour moi, elle était le pilier. C'était la seule chose qui me restait. Et puis, tout d'un coup, on m'a quand même séparée. Parce que, bon c'est vrai qu'il y a eu une partie ... On nous a donné des tuteurs, des subrogés tuteurs... Bon, tout ça, je préfère même pas en parler parce que tout le monde a tout pris. Et un des tuteurs a dit : « Bon la petite, on va la mettre en pension. » Et puis la grande ? Je ne savais pas du tout ce que ma sœur faisait à part. Donc moi, on m'a mise en pension pour que je finisse, continue mes études dans la Sarthe⁵⁹.

Madeleine : Le tuteur est un cousin éloigné qui s'occupe pas beaucoup de nous en fin de compte. Et qui me dit un beau jour, à douze ans et demi, « Il faut que tu travailles. » Il me demande qu'est-ce que je veux faire et, comme toujours mon crayon à la main, la moindre des choses c'est ou être artiste ou photographe. Donc je décide de lui demander et de lui dire : « Je veux être photographe ! » « Mais il n'en est pas question ! C'est pas un métier ! Tu seras fourreur comme tes parents. Tu travailleras dans la fourrure. » Et il me met à la machine. ([Qualita](#))

⁵⁹ Contrairement à beaucoup d'enfants dans le même cas, Arlette n'a pas été placée dans une maison d'enfants sous l'égide de l'O.S.E. Elle se rappelle avoir été la seule enfant juive de cet internat. Ressource sur [Les maisons d'enfants de l'O.S.E.](#)

Hélène : Et vous, vous aviez donc 13-14 ans ?

Arlette : Non, je n'avais pas encore 14 ans. C'était en 45, en 46. En 46, j'avais 13 ans. J'allais avoir 13 ans. Donc, on m'a mise en pension. Et puis là, ça a été un retour, quelques mois, à encore un peu de paix parce que j'étais de retour dans un milieu avec des enfants. Donc un petit peu occulté mais il y avait quelque chose qui me manquait. Certainement j'ai dû être très perturbée parce que je me souviens alors que je me suis remise à refaire pipi partout. Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Ça, j'ai jamais raconté ça. Et c'était la première fois que... Un jour, je me suis levée et j'avais mouillé mon lit. J'ai eu honte. Honte. C'était quelque chose de terrible. Je crois que depuis l'âge de 2 ans, 3 ans, j'ai dû être propre. Là, tout d'un coup, il y a dû avoir quelque chose d'affectif qui s'est passé. Sont arrivées les vacances scolaires, je suis rentrée à Paris. Et puis, j'ai vu ma sœur qui était là. Et puis qui travaillait. Je lui dis : « Qu'est ce que tu fais ? » Elle me dit : « Je travaille parce qu'il faut qu'on gagne notre vie... » J'ai dit : « C'est pas possible ! » Comment c'est possible ? Moi je veux continuer mes études et puis je vois ma sœur qui travaille, je dis : « Je ne retourne plus en pension. » Et puis je suis restée avec elle et j'ai dit : « Non, je ne retourne pas. » Donc, on était dans l'appartement que ma mère avait pu récupérer, un des appartements. Les charges, les loyers, tout ça, on n'avait pas d'argent. On s'en fichait. Et on vivait là toutes les deux.

Hélène : Seules ?

Arlette : Seules. Comment on n'a pas mal tourné ? Comment on s'en est sorties ? Je vous assure, je ne sais pas comment. Fallait vraiment ou qu'on ait un bon fond ou qu'on ait ... Mais alors vraiment, je ne sais pas comment. Comment deux enfants de quatorze ans, deux filles vivant toutes seules dans cet appartement. Et puis on était fières de nous parce que, je me souviens, il y avait cette amie⁶⁰ qui habitait ... de ma mère qui était en face, qui était très gentille. C'est la seule qui nous a tendu la main, parce que je me souviens, un an après le décès de maman, c'était juste la date anniversaire. Moi, je ne savais pas ce que l'on fait - les *shivim*, les *shloshim*, les *yortsayt* - vous savez le jour de l'anniversaire, de l'année... elle, elle savait, par contre. Elle vient un jour et puis elle dit comme ça : « Allez les filles, on va ensemble, je vous emmène au cimetière. » Elle nous a emmenées au cimetière. C'était le jour anniversaire de la mort de maman mais comme elle ne voulait pas que ce soit dramatique : « On va aller au cinéma. » Et elle nous a amenées au Rex, je me souviens, encore voir *Dumbo l'éléphant*. Donc, s'il n'y avait pas eu cette femme-là qui... Elle venait mais

⁶⁰ Pauline Pint

sans nous dire « Ah les pauvres filles » ou nous apportait à manger. Pas du tout. Des fois elle disait, elle venait, elle disait : « J'ai trop préparé, allez hop, on fait une dînette les filles, on mange ensemble. » Et nous, on voulait être fières, donc on voulait l'inviter aussi.

FILMS ETRANGERS DOUBLES	
Club des Vedettes	Chercheurs d'or.
California	Dame de Shanghai.
Cinémonde	Dame de Shanghai.
Eldorado	L'Avent. v. d. l. mer.
Français	Cape et poignard.
Gaumont-Palace	Dumbo.
Les Images	Cape et poignard.
Le Lynx	L'Avent v. d. l. mer.
Max-Linder	San Antonio
Midi-Minuit Poiss.	Joe Palook.
Moulin-Rouge	San Antonio
New-York	Doux bons copains.
Palace	Fatalité.
Paramount	L'Avent. v. d. l. mer.
Radio-Ciné Montp.	Capitaine Fury.
Régent Casimartin	Rebecca
Rex	Dumbo.
Ritz	Raisins de la colère.
Royal-Haus, (Mél.)	Raisins de la colère.
Studio Parnasse	L.p.l.bell.ann.d.n.vie.
Studio Rivoli	Charge fantastique.

L'Intransigeant du 7 janvier 1948

Source : [Retronews](#)



Le Rex – Soldatenkino sous l'Occupation

Source : [Archives de Paris](#)

Mais du beurre, il n'y en avait pas. De temps en temps, on avait un petit peu de margarine. Ce qui fait qu'elle disait tout le temps : « C'est marrant chez toi, comment cela se fait-il que chez vous le beurre il est un peu salé ? Il a un drôle de goût. » On lui disait que c'est parce que c'est du beurre salé qu'on a fait venir de la campagne. On ne lui disait pas que ce n'était que de la margarine. Oh ! je me souviens une fois, on avait été voir des amis de mes parents⁶¹ qui étaient marchands de meubles à Montparnasse. Et puis, on arrive à Montparnasse, c'était une famille qui avait quatre filles. Ils avaient de l'argent. Les parents étaient là. Et on mangeait. Puis nous, on regarde les pommes de terre. On avait pas vu la couleur des pommes de terre depuis *pff x* temps avec ma sœur. Et ils ont dû le voir et ils nous ont proposé je pense de dîner. Et on a dit : « Non, on veut rentrer à la maison. » Parce que quand même, on était fières. Ils ont dû voir qu'on manquait de quelque chose et elle a dit : « Tiens prends quelques pommes de terre. » Bon, c'était rationné. « Prends quelques pommes de terre. » Et je me vois avec ma sœur, on prend les pommes de terre, on descend dans le métro, et de Montparnasse à la République -c'est loin, on changeait aux Invalides- on s'est dit : « Comment on va faire cuire ces pommes de terre pour ne pas en perdre une goutte ? Est-ce qu'on les

⁶¹ La famille Schussman

fait sauter ? » « Mais non ! Ca va diminuer. On n'a pas d'huile. Est ce qu'on les fait ... ? » On a dit : « On va faire une soupe, on va faire un *yushke*. » Vous savez ce que c'est un *yushke* ? C'est cette soupe qu'on appelle « de pauvres ». C'est la soupe des pauvres d'ailleurs en Pologne que l'on fait avec des pommes de terre et un peu de farine. Donc, on s'est dit : « On aura les pommes de terre, on aura le potage et on aura les légumes. » Et on s'est fait ... La saveur de ce *yushke*, vous ne pouvez pas savoir ! Deux enfants, donc 13 et 14 ans ...

Hélène : Et que votre mère vous avait appris sinon ...

Arlette : Oui, je pense que oui... Enfin, bon, on savait se débrouiller puisque, actuellement, on fait la cuisine sans vraiment l'avoir apprise. Je pense que c'est un don inné. Ma mère, elle cuisinait merveilleusement bien. Tout le monde disait : « C'est un cordon bleu ta mère. » Jusqu'à présent les gens qui la connaissaient disent : « Ta mère ? Une cuisinière hors pair ! Savoir recevoir comme ta mère recevait, c'était hors pair. » Donc, un pommier ne donnant pas de poire, je pense que, si elle cuisinait bien, c'est pour cela que l'on cuisine bien ma sœur et moi aussi. Ah ces pommes de terre ! Qu'est-ce qu'on a manqué ! On a manqué de tout. Là, c'était, vous voyez, pour moi, c'était pire que la guerre. Je n'avais pas ma mère, j'avais que ma sœur, on manquait de tout, on n'avait rien. De rien, de rien, de rien. Et puis, il n'y avait pas vraiment quelqu'un pour dire, pour voir, pour se dire mais qu'est-ce qu'elles font, ces deux filles ? De quoi vivent-elles ? Comment vivent-elles ? Vraiment ça a été très, très dur. Je pense que chacun doit avoir sa part. Je n'ai pas eu ma part pendant la guerre, je l'ai eue après. Oui, ça c'était la période la plus dure jusqu'au jour où ma sœur, elle a rencontré son mari. Ma sœur avait une vénération, c'est pour mon papa. Son père, son papa, c'était quelque chose ! Je vais vous raconter une petite anecdote. Quand elle était toute petite, elle embrassait je crois tous les hommes, tous les garçons, trucs comme ça. Et quand est arrivée la guerre, on l'appelait « Tous les *Mensch* » parce que vous savez, en Yiddish « tous les *Mensch* » ça veut dire « tout le monde » parce qu'elle embrassait tout le monde. Et un jour, elle s'est révoltée et elle a dit : « Je n'embrasserai plus personne jusqu'à ce que papa revienne de déportation ! » Et ça a été comme ça. Jamais ma sœur n'a embrassé ni un monsieur vieux ni jeune. C'était fini. Et après la Libération, quand elle a été obligée de travailler, un jour elle revient complètement excitée. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu as ? » Elle me dit : « Tu ne devineras jamais. » Je lui dis : « Qu'est-ce qui t'arrive ? » « Tu ne devineras pas. » Je lui dis : « Qu'est-ce que je ne devinerai pas ? » « J'ai vu papa, j'ai vu papa, j'ai vu papa. » Je dis : « Quoi papa ? » Elle me dit : « Il y a un garçon en face de moi : c'est papa, c'est papa, c'est papa ! » Et c'est vrai que mon

beau-frère ressemble à mon père. Et elle avait à ce moment-là pas tout à fait 17 ans. Et à 17 ans, ils se sont mariés. Donc à partir de là, disons que la vie a commencé un petit peu à changer. Elle, elle s'est sentie d'abord plus sécurisée. Il y avait déjà un foyer puisque, lui, il est venu travailler. Il était dans la fourrure. Nous, on avait l'appartement. Donc, il a commencé à créer un atelier dans l'appartement de mes parents. Moi, je vivais avec eux. C'était déjà une vie plus normale. Et puis, ben ce frère ... enfin le mari de ma sœur avait un plus jeune frère de trois ans qui venait à la maison, qui était tout seul puisqu'eux revenaient de déportation⁶². Mon mari a été déporté à l'âge de... à l'anniversaire de ses 14 ans. Et puis, il s'est trouvé qu'il nous a présenté son frère qui venait et puis qui a sorti la petite sœur. Et puis, la petite sœur devait rentrer à minuit parce qu'elle était toute petite, elle était trop jeune. Mais le petit frère ne se décourageait pas, il la sortait. Je faisais du sport, j'allais ... j'étais dans un mouvement de jeunesse.

Hélène : Juif ?

Arlette : Juif. Oui, oui. Alors ça, les mouvements de jeunesse, ça a été pour nous une bénédiction ces mouvements de jeunesse, parce que, comme on était livrées à nous-mêmes, c'était des mouvements de jeunesse de la rue de Paradis, l'U.J.R.E.,⁶³ des communistes, des socialistes alors que mes parents ne l'étaient pas du tout. Mais eux, nous ont prises en charge.

Hélène : Après la guerre ?

Arlette : Après la guerre. Tout de suite après la guerre. Et c'est les seules vacances que j'ai passées. C'est les seuls gens qui nous ont prises en charge. On allait le dimanche dans ces foyers-là de la rue de Paradis et on se retrouvait, on était considérées comme des *Mensch*. On était quelqu'un alors que l'on n'était rien pour les autres. Pour les petits cousins, on n'était rien, on n'était qu'un fardeau. Parce qu'ils avaient écrit, les petits cousins, à la famille -on avait de la famille à New York, on avait de la famille en Argentine- en leur disant : « Il y a deux petites orphelines qui sont là. Bon, les parents avaient des moyens » et trucs comme ça. On va vite tourner la page parce que les seules réponses qui leur sont revenues en leur disant : « Il n'y a pas d'avenir aux Etats-Unis. Vaut mieux qu'elles restent en Europe. » Vous voyez ? Donc on tourne la page. Et

⁶² Ecouter les témoignages que [Joseph](#) (Yossélé) Testyler et [Charles](#) (Szlamek) Testyler ont confié aux Visual History Archive

⁶³ Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide. Ressources : <https://www.canal-u.tv/chaines/cerimes/nous-continuons> et <https://ujre.fr/>

dans ces foyers justement juifs, on a été mises en valeur. On a fait du sport. Je me suis retrouvée, au retour, quelqu'un dans mon milieu parce que je pouvais oublier toutes ces angoisses que j'avais de ne pas être épaulée, assistée.



Madeleine : J'étais encore scolarisée à l'époque et il y avait une dame qui était juive et qui avait une fille -je crois qu'elle était dans la classe de ma sœur- et qui a vu ces deux enfants orphelines et qui nous avait demandé à l'époque : « Qu'est-ce que vous faites pour les vacances ? » « On fait rien du tout pour les vacances. » Et elle nous a dit : « Je vais m'occuper de vous. » Et elle nous a inscrites au 14 rue Paradis. Et je dois dire que si j'ai, je peux dire, « bien tourné » dans ma vie, c'est grâce à cette organisation qui a pris des enfants juifs sous son aile, qui nous envoyait en colonie de vacances, qui le soir faisait des réunions, qui nous emmenait au théâtre, qui nous faisait parler yiddish. C'était notre famille. (Qualita)



Cliquer sur l'écran pour regarder un reportage de 1946 sur la mission de l'UJRE⁶⁴

Source : [Canal U](#)

Madeleine : Tous les week-ends, il y avait des organisations, des brigades. On ne nous appelait pas les enfants. On nous appelait les jeunes. Bien endoctrinés puisque je vendais l'Humanité et l'Avant-Garde devant le métro. Mais ça a été une famille extraordinaire et je les remercie encore jusqu'à aujourd'hui. ([Fréquence Tel Aviv](#))

Madeleine : Je pense que si je suis ce que je suis, je leur dois à eux. Ils ont été ma famille pendant très, très longtemps. Je n'avais pas d'argent du tout à l'époque comme mon tuteur ne payait pas du tout pour nous. Et nous sommes parties en vacances x fois avec cette organisation sans jamais payer. C'était un repaire d'enfants. Très peu d'enfants avaient ou un papa ou une maman. Celui qui avait un des deux était déjà exceptionnel. Donc, c'était tout un groupe d'enfants qui étaient pratiquement comme des sœurs. On se réchauffait entre nous. Il y avait une ambiance extraordinaire. Une ambiance qui nous incitait aussi à cultiver et à chanter en Yiddish. Et je pense que si je n'ai pas traîné dans les rues à l'époque, c'était grâce à eux. C'était une organisation communiste qui éditait le journal La Presse Nouvelle, qui se trouvait au 14 rue Paradis. Vraiment, cette organisation était extraordinaire. Le seul petit défaut qu'on pouvait peut-être y trouver, c'était peut-être trop politisé et nous étions tous franchement des petits Communistes en herbe. Mais c'était un idéal politique à l'époque qui était simplement un idéal. Mais pour les enfants, je pense que ça a été une bénédiction. (Message vocal envoyé par Madeleine, le 2 juin 2022)

⁶⁴ Sur les colonies de vacances et les services à l'enfance, regarder le reportage à partir de 53:00



Photographie annotée par Madeleine Testyler

Arlette : Je pense que j'ai eu besoin un peu toute ma vie, maintenant je m'en rends compte, d'être protégée. Et c'est ce que mon mari fait aussi actuellement. Je pense que c'est quelqu'un qui m'a protégée quand ma sœur s'est mariée et qui me protège même maintenant. Il m'a protégée toute ma vie en fait. Et je crois que j'ai retrouvé en lui, pas seulement un beau-frère, le frère d'un beau-frère mais le meilleur qui puisse m'arriver. C'est-à-dire que, quand je l'ai rencontré lui, j'avais 15 ans, 15-16 ans -j'allais avoir 16 ans- je ne connaissais rien de la vie, j'étais très vulnérable. Et puis lui, il m'a fait prendre conscience de prendre patience, que la vie continue, qu'il y a des choses bien. Il me sortait, m'emménait au cinéma. Il m'emménait même danser l'après-midi. Il me ramenait après chez ma sœur. Tous les samedis, il était présent. Il était là tout le temps. Et puis bien sûr, de fil en aiguille, si lui il avait besoin de retrouver un

foyer, il l'a trouvé. Moi, j'avais besoin de retrouver une épaule, quelqu'un qui m'écoute. Et puis il était là. Et puis, il est toujours présent. Ça, c'était important.



Arlette et Charles le jour de leur mariage (5 juillet 1952) entourés de Madeleine et Joseph

Source : A. Testyler

Bon, à part ça, on a vécu, grâce à cette période des Juifs qui s'occupaient d'enfants justement qui étaient seuls, des moments très agréables. Oui, vraiment, là ils nous ont pris en charge. Je pense que ce n'était pas tout à fait désintéressé parce qu'ils nous parlaient de politique, un peu d'endoctrinement mais ça n'avait pas d'importance parce qu'on était bien dans ces mouvements de jeunesse. C'étaient des mouvements de jeunesse. On était considérés. On vendait l'*Humanité*, *Vaillant*, des choses comme ça. Après on a changé, parce qu'on s'est rendu compte que le sionisme aussi a ses valeurs. Mais c'était des valeurs sûres... Ils ont su nous protéger, au moins de pas être à la rue. C'était très important. Beaucoup d'enfants comme nous se

sont retrouvés dans ces mouvements de jeunesse. C'étaient des bons mouvements de jeunesse. C'était propre, c'était sain, c'était bien. C'était très bien, oui, oui.

Hélène : Vous faisiez surtout du sport ?

Arlette : Du sport. Oui, oui. Du sport, des promenades.

Hélène : Et l'école. Vous vous... C'est fini hein ?

Arlette : C'était fini. Ah oui, ça a été fini.

Hélène : C'était l'insertion immédiate professionnelle ?

Arlette : Ah oui, ça a été l'insertion professionnelle tout de suite. D'ailleurs quand on s'est mariés, je pense que j'avais besoin d'étudier, j'adorais l'école. C'est pour ça qu'actuellement je suis une perpétuelle, une éternelle étudiante. S'il y a des conférences, j'y vais. Auditeur-libre en Sorbonne, je vais. J'étudie les hommes qui nous gouvernent, la politique, l'économie européenne. Tout m'intéresse ! J'ai besoin d'étudier, j'ai besoin de savoir. Conférences en anglais. C'est une lacune que j'ai dû avoir. Et donc aussitôt qu'il y a une possibilité de s'inscrire à des cours, j'y vais. Et mon mari d'ailleurs voulait, même quand on s'est mariés, il m'a dit : « Tu devrais reprendre tes études. » C'était la galère, il fallait quand même travailler. Je ne pouvais pas le laisser. Mais c'est vrai que c'est ce que j'aurais aimé faire. C'est vrai. Il voulait. Il aurait aimé, lui aussi. Enfin, on ne fait pas toujours ce qu'on aime, ce qu'on veut. Mais je le fais en vieillissant. Maintenant que je suis une femme plus âgée, je peux faire quand même ce que je n'ai pas pu faire quand j'étais plus jeune. Oui, ça, c'a été une période qui nous a [INAUDIBLE]. Donc on s'est épaulés avec mon mari. On s'est mariés. J'ai une fille dont je suis très fière, qui me donne beaucoup de satisfaction. Oui...

Hélène : Qui a fait des études, ce qui est important.

Arlette : J'ai perdu un fils malheureusement après elle. Elle a fait des études, oui. J'espère qu'elle a réussi sa vie. Elle nous a donné... Elle a fait trois beaux petits garçons. Les trois Mousquetaires. Ça, c'est une belle chose. Et les petits enfants, surtout l'aîné, se sentent concernés par cette période. Le deuxième aussi, il veut

aller à Auschwitz mais le premier s'intéresse à tout. Lorsqu'on a été remettre cette plaque commémorative dans le village où on était, il est venu. Il y avait chaque année à la Synagogue de la Victoire, vous savez, il y a la commémoration pour la journée des déportés. Comme c'est un enfant, un petit-fils de déporté, et qu'il est Bar Mitzva, cette année on lui a demandé de lire, vous savez les noms des enfants, du livre de Klarsfeld. Et il vient spontanément. Et pendant toute la cérémonie, je le regardais : il pleurait, il pleurait, il pleurait. Je me suis dit : « Ben, il n'arrivera jamais à lire. » Et puis, quand il est monté au pupitre, il a lu les noms des enfants et j'ai pensé à ce moment, si mon père pouvait l'entendre, si ma mère pouvait le voir ! Avoir la chance d'avoir un des petits-fils, son arrière petits-fils qui est monté à la Victoire ! Il y avait toutes les personnalités. Il y avait tous les membres du gouvernement. C'est passé à la télévision. Malheureusement, j'aurais préféré qu'il ait ses arrière grands-parents ou que ma fille ait ses grands-parents. Un jour, toute petite à la sortie de l'école, elle m'avait dit aussi- je ne sais pas si elle s'en souvient- « Je ne veux pas que tu viennes me chercher. » Elle allait dans un petit cours privé parce qu'elle avait deux ans d'avance. « Je ne veux pas que tu viennes me chercher à l'école. » Je lui ai demandé : « Mais pourquoi ? » Elle m'a dit : « Je veux faire comme les autres. Pourquoi c'est pas une grand-mère qui vient me chercher ou un grand-père ? » C'est dur. Et là je me dis : « Ben mon Dieu, je suis contente. Mes petits enfants ont leur grand-mère, ont leur grand-père, ça fait plaisir. » Oui, je suis très heureuse pour ça. Elle a bien réussi. Oui, c'est une très bonne chose d'avoir une fille comme ça. Elle me donne beaucoup de joie. Malgré que c'est dur qu'elle soit partie de la maison, la maison est vide mais c'est la vie. C'est vrai.

Hélène : Merci.



Arlette et Charles en 2017⁶⁵

Source : [Actualité Juive](#)

⁶⁵ Charles est décédé le 22 juin 2018